

REVUE DE PRESSE



mellecom
L'ART DE COMMUNIQUER

Contact Presse :

Mélanie TRESCH - 06 86 56 11 90 - melanie.tresch@mellecomagency.fr



SOMMAIRE TV / RADIOS



Street art: From tags on trains to international auction houses

■ CULTURE



arts24 © FRANCE 24

<https://www.france24.com/en/tv-shows/arts24/20250425-street-art-from-tags-on-trains-to-international-auction-houses>



27 Avril 2025





Appstore : <https://apps.apple.com/fr/app/vibes-tv/id6737527046>

Playstore: https://play.google.com/store/apps/details?id=com.goodbarber.vibestv5&pcampaignid=web_share&fbclid=PAZXh0bgNhZW0CMTEAAadkLesj-v7MAXrWm6aJUvJnmvi5oTorcTy_tn0QMPJQI3IfAj6I2iJ_zULKMw_aem_dAuNhnOG_GvOculq_h9aSg&pli=1



Phoner Yannick Boesso



SOMMAIRE PRINT

■ AGENDA



■ STAND F12

1. PichiAvo, Achillez LeFkos, 2025, aérosol, acrylique et huile sur toile avec encré UV, 150 x 110 cm.

2. Kiko Miyares, Yurchenko Double Pike, 2024, bois et polychrome, 90 x 20 x 10 cm.

3. Sr. Papá Chango, A light for you, 2024, acrylique sur toile, 77 x 69 cm.

4. SpokBrillor, Espejismo espejular, 130 cm de diamètre, acrylique sur bois, 2025.

■ GALERIE ONE accroche la scène hispanophone



Entre art contemporain et post-graffiti, la galerie One dévoilera des œuvres de la scène hispanophone, qui tient une place importante dans la scène artistique mondiale. Parmi les artistes présentés, les espagnols PichiAvo, duo originaire de Valence reconnu pour son approche résolument novatrice qui se distingue par un équilibre subtil entre l'art classique et l'Art Urbain ; SpokBrillor, artiste madrilène dont les contours marqués, jeux de lumière et d'ombres, éclats lumineux et couleurs saturées créent des atmosphères hypnotiques où illusions et distorsions défient les lois de la gravité ; Kiko Miyares, originaire des Asturias, dont le travail explore sans cesse les possibilités de la représentation. À découvrir également l'artiste mexicain basé à Berlin Sr. Papá Chango, dont l'univers est peuplé de personnages hauts en couleur, évoluant entre la fantaisie et la vie quotidienne.

24 —



■ STAND U17

■ GALERIE PRAZOWSKI met Kan à l'honneur

1. Kan.

2. Kan, Dreaming Of Frida, 97 x 146 cm.

3. Kan, The Wall Of Five, 97 x 146 cm.

Membre du crew du Mental Vaportz (DMV) aux côtés de Bom.k, Brusik, Dran, Grisi, Iso, Jaw, Lek et Sowat avec lesquels il a multiplié les fresques monumentales et les jams de graffiti à travers le monde, Kan, par l'hybridation du graffiti et du numérique, a imposé son style. Sa technique ? Le « néo-pointillisme », fusion entre pixel art, trames graffiti et effets numériques. À première vue, ses œuvres hypnotisent par une succession de points qui, soudain, s'assemblent en un portrait, une figure familière. Une

signature visuelle qui joue sur l'illusion d'optique et l'interaction avec le spectateur, ce qui ne l'empêche pas de travailler d'autres séries comme les scènes de tensions urbaines, les Pin-up pour une réinterprétation contemporaine des icônes féminines ou encore les Reprises de Maîtres, un hommage en pointillés aux grands noms de la peinture classique. Sur le stand de la galerie Prazowski, un solo show entièrement dédié au travail de Kan, où ses pixels et ses points formeront des images qui défient le regard.

24 AU 27 AVRIL 2025
CARREAU DU TEMPLE
75003 PARIS

LEZARTS URBAINS mise sur deux pépites

Sous le regard bienveillant de quelques œuvres de JonOne et OneMizer, Lezarts Urbains, fidèle à sa réputation de dénicheur de talents, a choisi d'exposer deux artistes au style singulier : Ziké et Mara. Le premier, avec ses compositions « oxymoriques » pleines de légèreté et de profondeur, façonne une œuvre hors norme où l'absurde s'invite volontiers. Devant les mises en scène chargées de dérision et de références culturelles de Ziké s'opère une partie de repères. Autant d'énigmes visuelles décalées qui invitent chacun à progresser pas à pas. Le second, avec son personnage arborant un X en guise de visage, a déjà attiré tous les regards ! Ancrées dans le présent, ses œuvres narratives, riches en symbolisme, en messages comme en émotion, livrent sa vision du monde avec humour, cynisme et inventivité, invitant chacun à se questionner sur certaines réalités sociales, environnementales...

■ STAND F12

1. Ziké, Fonte des glaces, 2025, aérosol et acrylique sur toile, 116 x 89 cm.

2 & 3. Mara, Do not cross, 2025, diptyque, technique mixte, 116 x 89 cm chaque panneau.

- 25



FRAGMENT GALERIE célèbre l'Art Urbain authentique

Fragment a choisi de frapper fort en présentant deux artistes qui ont façonné l'Art Urbain. En effet, RNST et KAMO, figures incontournables d'un mouvement artistique majeur, ont tous deux œuvré dans la rue à une époque où il n'y avait rien à gagner et tout à perdre, affichant leurs révoltes et leur poésie sur les murs. Pour raconter des histoires singulières et questionner les dynamiques sociales et culturelles mondialisées, les œuvres présentées dialogueront avec la rue. Pour la première fois, RNST dévoilera une rétrospective de sa collection privée d'épreuves d'artistes de ses séries ainsi que des nouvelles œuvres autour de sa série de faux panneaux publicitaires. KAMO pour sa part, à travers son travail de déconstruction qui traduit l'âme du graffeur – insaisissable, camouflé, mais impossible à ignorer –, autant qu'avec sa série 'Instinctif', offrira une plongée dans l'histoire, l'énergie et l'authenticité du graffiti. Une sélection qui célèbre la puissance esthétique et narrative de l'Art Urbain.

■ STAND U12

1. KAMO, Instinctif 3.0, 2025, acrylique et aérosol sur papier, 50 x 65 cm.

2. RNST, Propagandart, 2025, acrylique pochoir et aérosol sur bois, 40 x 60 cm.

3. KAMO, Wild, 2025, acrylique et aérosol sur papier, 50 x 65 cm.

4. RNST, Power Woman, 2025, acrylique, aérosol, pochoir sur médium, 50 x 70 cm.



26 —

MARTHA COOPER & LOGAN HICKS : un duo show explosif !

Cette collaboration inédite entre la photographe culte Martha Cooper et le pochoiriste virtuose Logan Hicks promet un dialogue envoûtant entre photographie et peinture !

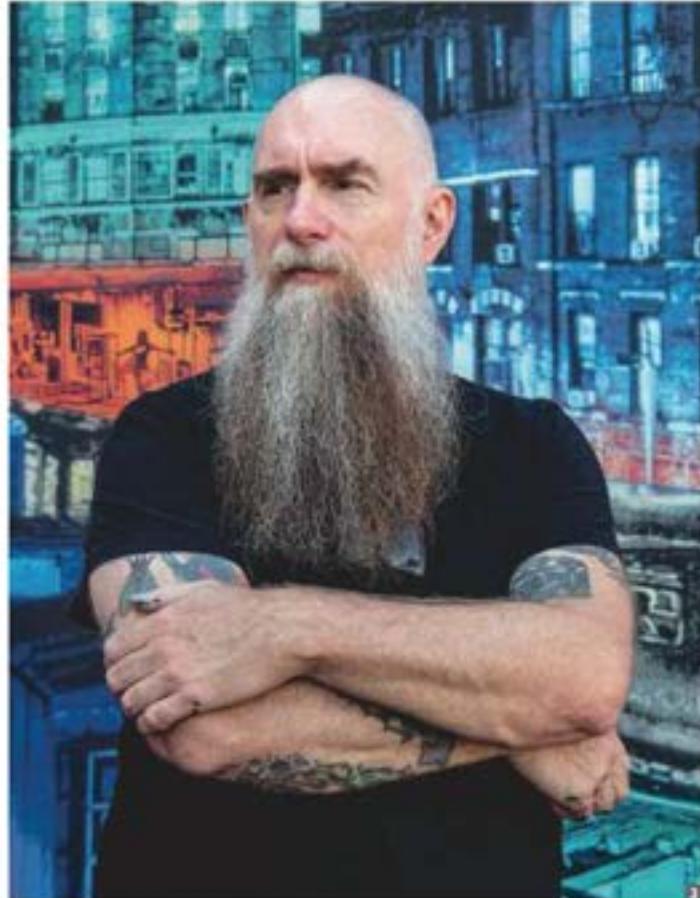
Par Gabrielle Gauthier

D'un côté une icône de la photographie urbaine ; de l'autre un maître du pochoir photoréaliste. L'évidente résonance de leur travail respectif, mais aussi une longue amitié, donne naissance à ce duo show d'exception présenté par Pascaline Mazac. Fusion entre photographie et art du pochoir, la série de peintures collaboratives – mettant en scène une sélection de clichés issus des archives emblématiques de Cooper, réinterprétés en peintures au pochoir multicouches par Hicks – promet de repousser les frontières de la création artistique.

Quelle image aviez-vous de l'autre avant de travailler ensemble ?

Martha Cooper : J'ai eu la chance de pouvoir photographier Logan au travail dans différents endroits. Je suis depuis longtemps fan de ses pochoirs complexes sur des peintures murales et des impressions, à la fois pour leur sujet basé sur la photographie et leur technique compliquée.

Logan Hicks : Je connais Martha personnellement depuis environ 17 ans, mais j'ai suivi son travail depuis la sortie de son livre *Subway Art* dans les années 1980. Nous venons tous les deux de Baltimore, mais c'est en discutant avec elle que je me suis souvenu des publicités pour le magasin de photographie de son père, Coopers Camera Mart, qui passaient à la radio quand j'étais plus jeune. La première fois que nous nous sommes rencontrés, elle me photographiait dans le cadre d'un projet que je réalisais à New York. Être photographié par Martha pour la première fois est un véritable honneur. Entendre le déclencheur de son appareil pendant que vous peignez, c'est comme une consécration, car Martha est une icône ! Au fil de nos rencontres lors de foires et festivals, nous avons commencé à discuter davantage.



— 27 —

1. Martha Cooper.

2. Martha Cooper et Logan Hicks, 2024, Boy jumping from train, aérosol sur papier, 55,9 x 76,2 cm.

3. Logan Hicks.

4 & 5. Martha Cooper et Logan Hicks ont choisi de travailler un cliché d'enfants sautant d'une rame de métro, pris dans les années 1980, une image qui représente New York.

J'ai alors découvert la personne derrière l'objectif, et mon admiration s'est transformée en amitié.

Comment est née l'idée de votre première collaboration en septembre 2024 avec Train Play ?

Martha Cooper : Je dirais que cela a évolué naturellement au fil du temps, à mesure que nous sommes devenus amis. Nous sommes tous les deux de Baltimore et Logan connaît même le magasin d'appareils photo de mon père. Il y a quelques années, il m'a fait un joli pochoir de mon père avec un appareil photo.

Logan Hicks : J'y pensais déjà depuis plusieurs années... Je connaissais son travail sur le graffiti et le Street Art, mais j'ai découvert qu'elle avait



I AGENDA



28 —

aussi documenté la culture du tatouage japonais dans les années 1970, ainsi que le New York de la fin des années 1970 [NY State of Mind, NDLR]. J'admire aussi ses sublimes clichés établissant un parallèle entre le quartier de Soweto en Afrique du Sud et celui de Soweto à Baltimore. Tous ses travaux m'ont fasciné ! Mais je ne voulais pas que mon intervention altére son travail. Au fil du temps, notre complémentarité s'est heureusement imposée naturellement.

Est-ce ce travail qui vous a donné envie de recommencer pour cette exposition en duo exceptionnelle ?

Martha Cooper : Cela faisait partie du projet, mais nous nous étions également vus dans suffisamment de situations pour sentir que nous aimions travailler ensemble.

Logan Hicks : Après cette première collaboration, satisfaits du résultat, nous avons décidé d'aller plus loin.

Pourquoi avoir choisi Paris et Urban Art Fair pour ce duo show ?

Martha Cooper : Nous avions discuté de l'idée d'organiser une exposition ensemble et l'Urban Art Fair semblait être à la fois le bon endroit et le bon moment.

Logan Hicks : Un timing heureux ! Alors en pleine préparation de mon exposition sur Urban Art Fair, j'ai proposé à Pascaline d'y inclure les collaborations dont Martha et moi discutions depuis un moment. Cette idée nous a tous enthousiasmés ! Paris a une histoire forte avec

l'Art Urbain qui y est célébré et soutenu. Et Martha et moi ayant tous deux un public ici, l'endroit était idéal pour dévoiler notre travail.

Comment avez-vous choisi les « œuvres iconiques » de Martha qui ont été travaillées par Logan ? Et pourquoi celles-ci particulièrement ?

Logan Hicks : En tant que photographe, je sais que l'important est d'être au bon endroit, au bon moment. Et Martha y était ! Devant ses photographies, je me dis souvent que j'aurais aimé, comme elle, voir le New York d'avant la gentrification, la skyline avec les tours jumelles, les rames et les stations de métro couvertes de graffitis... Autant d'images uniques d'une époque révolue, impossibles à reproduire aujourd'hui. Ce sont ces clichés que j'ai voulu utiliser.

Combien en présenterez-vous ?

Logan Hicks : Nous devrions présenter entre 10 et 15 œuvres. Nous travaillons également sur d'autres pièces que nous espérons dévoiler plus tard, ailleurs.

Martha, pour une « anthropologue de l'Art Urbain » telle que vous, quel effet cela fait-il d'être un sujet de création artistique ?

Martha Cooper : Il est flatteur de constater que certains s'intéressent encore aux photos que j'ai prises il y a tant d'années et souhaitent travailler avec. Les œuvres basées sur mes clichés donnent une nouvelle vie à ces images vintage.



- 29

50 ans après votre découverte de l'univers graffiti, êtes-vous toujours aussi passionnée ?

Martha Cooper : Rencontrer et collaborer avec de nombreux artistes, et pouvoir les photographier en pleine création est toujours ce qui me motive au quotidien.

Quel est votre regard sur la scène urbaine actuelle ?

Martha Cooper : Il est incroyable que l'Art Urbain se soit répandu dans toutes les villes du monde, mais aussi dans des lieux que l'on ne considère pas comme « urbains ».

Logan, vous êtes vous-même photographe. Cela a-t-il aidé dans votre collaboration ?

Logan Hicks : Je pense que oui. Martha et moi utilisons tous deux un appareil photo, mais avec un regard différent. Martha est une experte dans l'art de capturer des personnes actives dans leur environnement. De mon côté, j'ai tendance à me concentrer sur l'immobilité d'une situation. Mais en regardant les photos de Martha, je peux entrer dans sa peau suffisamment longtemps pour comprendre ce qui l'a attirée dans ce qu'elle voyait.

Est-ce différent de travailler sur les photos de quelqu'un d'autre ?

Logan Hicks : Bien sûr. C'est comme d'emprunter les yeux de quelqu'un d'autre. Pour transformer une photo en peinture, il faut comprendre ce que l'auteur du cliché souhaitait capturer. Personnellement, le plus difficile est d'obtenir une peinture pleine de sens pour moi à partir de la photo originale. Heureusement, il y a suffisamment de points communs entre son regard et le mien pour que nos styles fonctionnent ensemble.

Votre technique du pochoir multicouches est-elle particulièrement adaptée à la déconstruction de photographies ?

Logan Hicks : Je pense que cette approche fonctionne parce que le pochoir est évidemment adapté à la création d'images photoréalistes. Mais c'est difficile de l'affirmer parce que c'est la seule technique que je connaisse [rire]. D'ailleurs, les nombreux clichés iconiques de Martha ont inspiré d'autres artistes aux techniques différentes pour leurs créations.

6. Martha Cooper, Lower East Side, NYC, 1978.

7. Logan Hicks, Japanese tattoo crowd, 2025, 91,4 x 121,9 cm.

8. Logan Hicks, Kid between trains, 2025, 91,4 x 121,9 cm.

9. Logan Hicks, Breather on conboard, 2025, 45,7 x 45,7 cm.

10. Logan Hicks, Striking a pose, 2025, 60,9 x 40,6 cm.

À VOIR

Martha Cooper &

Logan Hicks

Du 24 au 27 avril 2025

Urban Art Fair

Stand U10

Carreau du Temple

4 rue Eugène Spuller

75003 Paris

Logan Hicks : @loganhicksny

I VU POUR VOUS



84 -



MIAMI MUSEUM OF GRAFFITI, la voix du mouvement

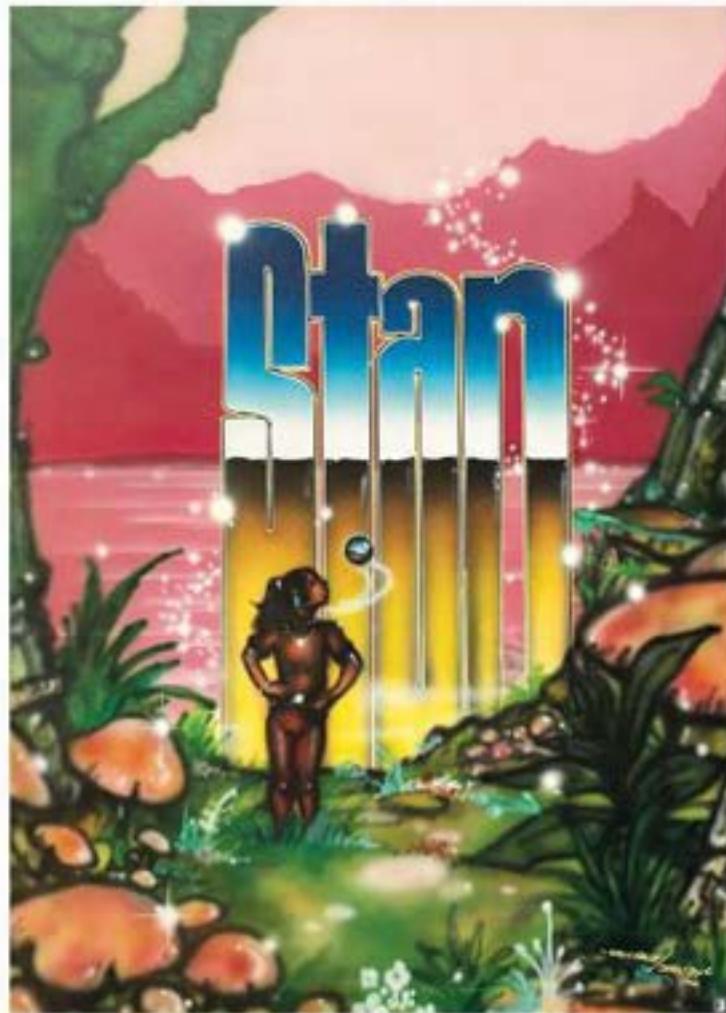
Bien plus qu'un espace d'exposition, ce musée pas comme les autres se veut un lieu de célébration des artistes et d'éducation à l'histoire du graffiti authentique.

Par Christian Charreyre

Wynwood, ancien quartier industriel de Miami Beach transformé en galerie à ciel ouvert par d'innombrables graffeurs, attire aujourd'hui des millions d'amateurs d'Art Urbain. L'endroit idéal pour ouvrir un musée entièrement dédié non pas au Street Art mais bien au graffiti, comme l'explique Alan Ket, cofondateur de l'institution avec Alison Freidin, que nous a présenté son ami The Real Kay One.

Tu es un véritable enfant du graffiti...

Je suis originaire de Brooklyn et, dans les années 1980, le graffiti était partout : dans les rues, sur les trains, dans les parcs... comme des comics sur les murs. J'ai



— 85 —

1. Alan Ket et Allison Freidin, cofondateurs du Museum of Graffiti.

2. Pour les millions de visiteurs de Wynwood, le

musée du graffiti est une étape incontournable.

3. Stan153, Untitled, 1984.

4. Solo show de Slick.

commencé à graffer à 16 ans – ce qui était déjà très tard à New York ! – avec de petits crews comme AOK (All Out Kings à Manhattan), RIS (Rockin' It Suckers dans le Queens et à Brooklyn) et les SV (Subway Vandals dans le Bronx). De 1987 à 1993, je mangeais graffiti, je respirais graffiti, je vivais graffiti. En 1994, j'avais 23 ans, ma fille est née. Je suis alors devenu un adulte responsable et j'ai arrêté de peindre... Face à REAS – Todd James de son vrai nom – ou Ghost, des artistes à la pratique incroyablement fluide, j'avais conscience de ne pas avoir de réel talent.

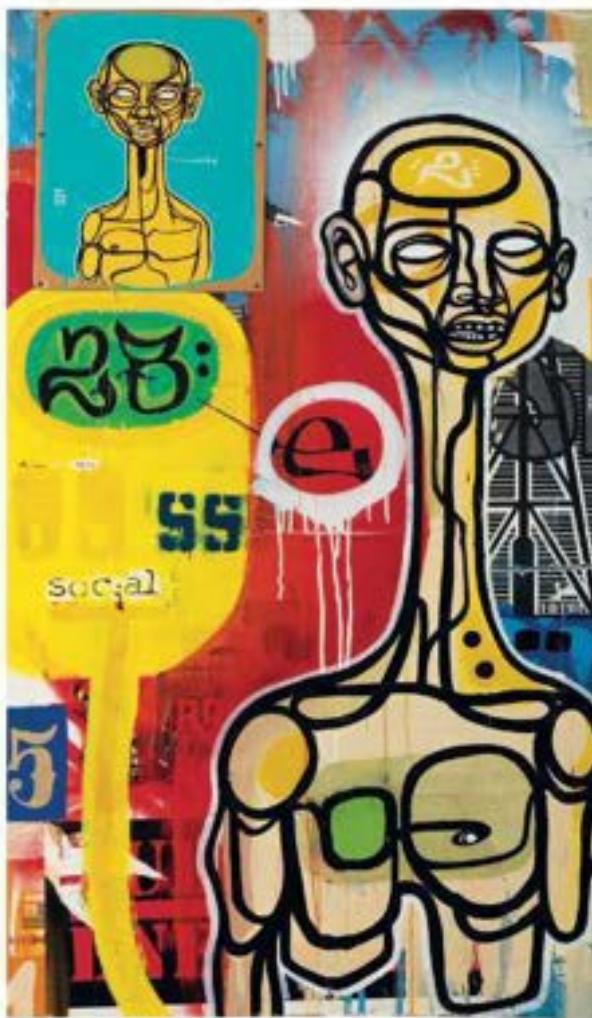
Tu ne t'es pas éloigné du mouvement pour autant...
J'étudiais le journalisme à l'université et j'étais passionné par le graffiti et plus généralement par le hip-hop et le rap. Je me suis rendu compte que les cultures urbaines se vivaient mais ne se racontaient pas. J'ai alors créé un



■ VU POUR VOUS



86 —



5. UFO, *La Nave Que No Despegó*, 2021.
6. Sur les murs du musée, un hommage permanent au graffiti.
7. Plus qu'un lieu d'exposition, Museum of Graffiti est un espace de découvertes et d'histoire.
8. Doze Green, *Magus*.
9. Sen2, *The South*, 2024.
10. Cornbread The Legend, *Sign2*, 2023.

■ À VOIR

Miami Museum of Graffiti
 Tous les jours de 10h à 18h
 276 NW 26th St, Miami,
 FL 33127, États-Unis
museumofgraffiti.com
 Instagram : @museumofgraffiti
 Urban Art Fair : Sand AB
 Du 24 au 27 avril 2025

magazine qui leur était dédié, Stress, avec une édition en espagnol intitulée Hip-Hop Nation. Ce que je voulais, c'était raconter des histoires qui ne l'étaient pas. Nous mettions en couverture Jay-Z ou Eminem pour le grand public et, à l'intérieur, on parlait du crew Lowlife, de Phase 2 ou de Tracy 168 ! Cela a très bien marché pendant 6 ans. Ensuite, j'ai publié et écrit des biographies de graffeurs et des livres sur le graffiti comme Graffiti Planet, Street Art, Graffiti Tattoo. Je n'étais plus graffeur, mais j'étais devenu le défenseur du mouvement.

Comment as-tu eu l'idée de lancer un musée ?
 En 2006 ou 2007. En travaillant dans le monde de la mode et de la vidéo, j'ai ouvert des portes à des artistes comme Futura, Kaws, JonOne... pour de gros projets. Au même moment, la ville m'intéresse un procès pour avoir peint des trains ! Comme j'étais connu, cela a pris d'énormes proportions. Pour payer mes avocats et les frais de justice, j'ai demandé à mes amis artistes de me donner

des toiles que j'ai mises en vente. Cela a très bien fonctionné et j'ai alors été reconnu comme quelqu'un capable de grandes expositions. J'ai ainsi travaillé à Paris avec la Fondation Cartier pour l'événement « Born in the Street ». Mais j'ai constaté à quel point les institutions ne se souciaient pas vraiment du graffiti et de ceux qui le faisaient vivre. J'en ai conclu que le seul moyen pour que les artistes obtiennent le respect qu'ils méritaient était que le mouvement ait son propre musée... même si c'était une folie. Depuis, nous avons organisé une trentaine d'expositions collectives thématiques et de solo shows.

N'est-ce pas paradoxal d'avoir un musée dédié à l'art de la rue ?

Certains peuvent le penser... et le dire. Mais c'est ne pas comprendre que, si le graffiti appartient à la rue, aux murs, aux trains... il est important de raconter son histoire et d'offrir aux artistes un endroit où ils peuvent parler de leur travail. Les



- 87

pionniers du mouvement ont plus de 60 ou 70 ans et ne sont plus actifs. Le musée est l'endroit où leur rendre hommage, retracer leur parcours et éduquer le public. C'est important que les millions de personnes qui viennent à Wynwood puissent aussi en découvrir plus sur les artistes et le mouvement. Nous devons être responsables de notre propre histoire et de notre propre façon de la raconter.

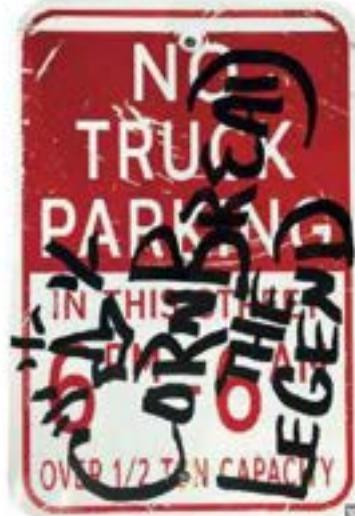
Vous attachez beaucoup d'importance à votre indépendance ?

Oui ! Aujourd'hui, de nombreux musées dépendent de l'argent public, mais que se passe-t-il quand les subventions s'arrêtent ? Ils ferment leurs portes. Nous, nous voulons rester ouverts ! D'autant que le gouvernement n'a jamais été l'ami des graffeurs. Ce serait contradictoire que ceux qui voulaient nous mettre en prison nous soutiennent. Actuellement, le gouvernement est anti-

progressiste et anti-culture, mais cela ne nous impacte pas. Nous payons ainsi nos 20 employés chaque semaine puisque notre financement ne dépend pas du gouvernement mais de la billetterie, de la boutique, des événements que nous organisons et de nos partenaires privés.

N'est-ce pas difficile de travailler avec des entreprises ?

Il n'y a pas de magie, l'argent doit bien venir de quelque part ! Nos partenaires privés croient dans notre vision et nous utilisons leur argent pour faire du bon travail. C'est parfois long pour les convaincre, mais plus nous existons, plus nous avançons, plus nombreuses sont les personnes qui comprennent ce que nous entreprenons, inscrire ce mouvement dans l'histoire globale de l'art, et souhaitent nous soutenir.



RENCONTRE

Murmure

Des messages dont l'écho résonne...



30 —

Entre engagement et esthétisme, absurdité et réalité, les créations du duo interrogent notre rapport au monde avec une force visuelle immédiate.

Par Gabrielle Gauthier

Derrière le nom énigmatique de Murmure se cachent Paul Ressencourt et Simon Roché, un duo d'artistes dont les œuvres, loin d'être silencieuses, interpellent par leur juste équilibre. Dans leur univers où l'absurde côtoie le réel, l'esthétique sert un propos toujours engagé. Murmure excelle ainsi dans l'art du décalage, jouant de paradoxes, empruntant des chemins détournés... Leurs créations oscillent avec délicatesse entre séduction et provocation, entre contemplation et révolte. Un onirisme aiguisé qui dénonce sans imposer.

Pour des étudiants en arts de 2010, la passion du dessin s'explique... moins celle du Street Art. D'où vient-elle ?

Paul Ressencourt : Mon premier pas dans l'art remonte à 2002, lorsque j'ai intégré un collectif. Pendant plusieurs années, j'ai pratiqué un lettrage et un graffiti vandale engagé. Cela m'a permis de m'ouvrir à d'autres champs artistiques : de la typographie à la photographie, en passant par le rapport au format, la matière et le design graphique.

Simon Roché : Pour ma part, passionné de BD franco-belge et d'illustration, je dessinais dans les marges de mes cahiers de cours. Paul Ressencourt : Notre rencontre au sein d'un cursus en design



graphique [École supérieure d'arts & médias de Coen, NDLR] et notre passion commune pour l'art nous ont rapprochés. Nos nombreux projets communs ont favorisé une symbiose entre le dessin, le Street Art et le graphisme.

Simon Roché : Lors de notre passage aux Beaux-Arts, dans un environnement hyper créatif mais marqué par une formation technique rigoureuse, nous avons exploré ensemble les disciplines qui nous intéressaient : le dessin, la peinture, la photographie...

Paul Ressencourt : Nos premiers collages dans la rue, des dessins grands formats réalisés vers la fin de notre cursus sous le nom de Murmure, symbolisent ainsi l'aboutissement de notre collaboration artistique.

La rue s'est donc imposée comme une évidence ?

Paul Ressencourt : Depuis le début, notre travail a toujours eu un lien avec la rue, même si nous en avons pris pleinement conscience avec le temps. Nos premières interventions, des dessins à l'échelle 1, jouaient avec l'espace public, l'interaction avec les passants et les aléas climatiques.

Simon Roché : Nous avons ensuite développé la série 'Muses Urbaines', des portraits de sans-abris aux visages burinés se dégradant au fil du temps.



— 31 —

Comment avez-vous trouvé le « ton » qui caractérise vos créations, un juste équilibre entre expressivité et subtilité, entre le beau et le sens ?

Simon Ressencourt : D'emblée, nous avons trouvé un ton un peu léger, enfantin, sale gosse, tout en respectant les sujets abordés. Nos premiers travaux étaient engagés mais accessibles, et nous avons travaillé pour trouver le juste équilibre, ni trop direct, ni trop pathétique.

Lorsque nous abordons un sujet, souvent difficile, nous nous demandons toujours comment l'inscrire dans cette veine et ce rendu particulier. C'est parfois difficile à atteindre ; certains projets n'ont d'ailleurs toujours pas vu le jour.

Paul Ressencourt : Ce ton évolue constamment. Par exemple, l'écologie, un sujet présent dans notre travail au même titre que la politique ou les problèmes sociétaux, est devenue un fil conducteur en raison de l'actualité, alors que nous n'étions pas spécialement engagés écologiquement.



1. **Murmure** (Paul Ressencourt et Simon Roché), devant Dung beetle, 2020, acrylique, Festival Bayonne.

2. **Solbymen**, Tokyo 2023.

3. **Obey**, 2025, acrylique, 100 x 120 cm.

4. **Deep blue**, 2021, acrylique sur plastique, 27 x 35 cm.

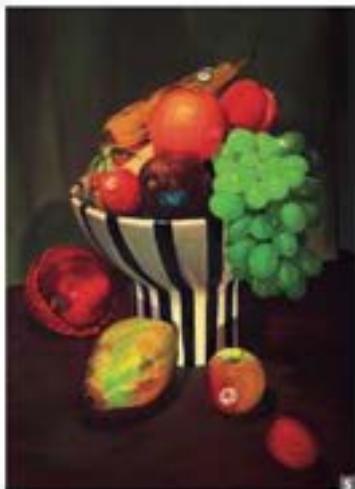
Simon Roché : Il est difficile de se dissocier totalement de certaines tristes réalités...

Votre duo s'est interrompu avant de se reformer en 2016. Qu'est-ce que cela a changé ?

Simon Roché : Cette pause nous a permis de mûrir de nouvelles idées et d'envisager des projets inédits.

Paul Ressencourt : Si chacun a acquis une expérience considérable, lorsque nous nous sommes retrouvés, nous avions plastiquement toujours les mêmes idées. La véritable transformation est venue de notre statut de professionnels, axés sur la création pure.

I RENCONTRE



32 —



Simon Roché : Cela nous oblige à une pratique rigoureuse et cohérente, répétant nos gestes jusqu'à obtenir le résultat visuel, graphique et créatif qui nous satisfait, quel que soit le sujet que l'on aborde. Cette recherche de synthèse et de perfection dans le rendu influence notre méthode de travail.

Paul Ressencourt : Nous avons dû repenser nos œuvres pour imaginer des pièces destinées à l'espace public et d'autres à l'espace privé. L'élaboration de séries nous permet d'envisager chaque projet avec une vision globale du procédé et de sa destination : un mural mortel, une lithographie, un print...

Comment s'articule votre processus créatif ?

Paul Ressencourt : Nous dessinons et peignons à quatre mains, mais avons des approches différentes. Je suis davantage dans la recherche d'idées, tandis que Simon expérimente constamment de nouvelles techniques. Nous trouvons chez l'autre ce qui nous manque ! Cet échange perpétuel nous permet de créer des pièces que nous ne pourrions jamais réaliser seuls.

Simon Roché : Ces échanges nous permettent de l'affiner, de la peaufiner... d'autant que nous n'en avons pas toujours la même vision. Nous travaillons ainsi plusieurs séries en parallèle, toutes ouvertes. Se focaliser sur une seule serait frustrant !

Dans votre travail de rue, en quoi la contextualisation est-elle importante pour vous ?

Simon Roché : Notre référence reste Ernest Pignon-Ernest, maître de la contextualisation. D'emblée, la contextualisation d'un seul et même dessin sur des murs différents capables de l'enrichir, d'en modifier le sens nous a intéressés. Nous parcourions des kilomètres avec nos collages sous le bras, prêts à dégainer dès qu'un mur se prêtait au collage selon sa texture, son exposition, sa lumière, mais aussi les graffitis, inscriptions, messages, motifs... déjà présents.

Paul Ressencourt : Même si ce n'est plus notre démarche principale, nous avons toujours à cœur de choisir des espaces esthétiques à l'œil et qui complètent la pièce. Surtout, chaque intervention se doit aujourd'hui d'être minutieusement réfléchie pour se démarquer dans la masse.

Cette contextualisation, la ramenez-vous dans votre travail d'atelier ?

Paul Ressencourt : Cette contextualisation, qui ne devient parfaite qu'avec le processus naturel de dégradation – phénomènes atmosphériques, interventions d'autres artistes comme de simples passants, usure... –, nous aspirons à la reproduire en atelier. Nous travaillons ainsi autour de ce que nous appelons le hasard maîtrisé. C'est rarement probant, mais de temps en temps, on s'en approche.

I RENCONTRE



34 —



plus subtile en misant sur l'esthétique ; le sens, qui n'en a pas moins de force, n'apparaissant qu'en seconde lecture. Cette élégance est importante pour nous, notamment dans notre travail d'atelier, mais pas au détriment du propos.

Simon Roché : Notre propos est ainsi moins frontal, même si certains peuvent être choqués là où d'autres voient une métaphore puissante, comme dans nos portraits où le visage disparaît sous un sac poubelle. Toutes les réactions nous intéressent, elles nourrissent notre travail.

Paul Ressencourt : Nous ne souhaitons pas que le spectateur ait besoin de clés ou de connaissances spécifiques pour comprendre notre travail. Les différents niveaux de lecture, qui dépendent du temps que l'on passe à regarder une œuvre, ne doivent pas empêcher un accès relativement immédiat.

Dans votre travail, vous utilisez des « codes » du classicisme...

Simon Roché : Oui, certains reviennent régulièrement : le drapé, le clair-obscur, le dessin à la pierre noire...

Paul Ressencourt : Nous avons les mêmes références en peinture, notamment Le Caravage...

Simon Roché : ... ce qui nous inscrit dans une continuité avec l'histoire de l'art.

D'ailleurs, vous travaillez la Nature Morte, un sujet classique...

Simon Roché : En la réinterprétant, dans son traitement d'abord

puisque l'on reprend l'esthétique et le langage de la rue ; dans sa lecture ensuite grâce aux étiquettes qui évoquent les provenances de chaque fruit.

Paul Ressencourt : De vraies étiquettes pour jouer avec l'absurdité de la globalisation, comme la pomme venue d'Asie plutôt que de Normandie !

Simon Roché : Dans nos sujets comme dans notre manière de peindre, nous ne nous interdisons ni les références classiques ni les références contemporaines.

En tant qu'artistes engagés, l'engagement artistique a-t-il encore du sens aujourd'hui ?

Paul Ressencourt : Nous abordons des sujets qui nous touchent et, à ce titre, nous sommes des artistes engagés, même si cela nous dessert parfois. Cette étiquette me plaît, alors que cela n'a pas toujours été le cas.

Simon Roché : Notre art est populaire au sens noble du terme. En tant que street artistes, notre objectif est de travailler dans la rue afin de rendre l'art accessible à tous.

Paul Ressencourt : Mais il est de plus en plus difficile de pratiquer un art engagé et contestataire dans l'espace public. Aujourd'hui, personne ne voulant faire de vagues, les fresques restent « basiques », même dans les festivals ! C'est pourquoi nous intervenons le plus souvent en vandale, sans autorisation.



- 35

D'ailleurs, votre première monographie, *Murmure Street : l'art d'être engagé*, sort prochainement. Que révèle-t-elle ?

Paul Ressencourt : Plutôt qu'une monographie classique, nous avons détaillé le fil conducteur de notre travail depuis 15 ans. Nous avons choisi plusieurs contributeurs, dont Isabelle Attard, Docteure en archéozoologie, ancienne députée écologiste et auteure de *Comment je suis devenu anarchiste*. Elle connaît notre travail et nous a écrit un texte magnifique dans lequel elle explique l'importance de l'engagement autant dans l'art que dans la vie. Sa vision résume parfaitement notre pensée.

Simon Roché : Le livre présente d'ailleurs des fresques que nous ne pourrions plus réaliser aujourd'hui.

Et votre actualité est plutôt chargée...

Simon Roché : Oui ! La monographie sort le 10 avril dans les FNAC, avec une signature sur Fluctuart. Les éditions de tête, comprenant quatre lithographies au choix, sont déjà disponibles depuis mars sur notre shop.

Paul Ressencourt : Avec Mazel Galerie, nous serons

sur Urban Art Fair, pour qui nous avons réalisé l'affiche. Nous avons choisi de jouer sur l'absurde en représentant un agent d'entretien en train de décoller des affiches d'Obey, alors qu'il porte sous sa combinaison un tee-shirt de l'artiste. C'est fascinant de voir comment Shepard Fairey, symbole d'un art engagé et critique de la consommation de masse, est devenu lui-même un produit de consommation. Cette œuvre pose une question ouverte : où en est le Street Art aujourd'hui ? Mais chacun est libre d'y voir sa propre interprétation.

Simon Roché : En juin, nous participerons à la foire d'Osaka, puis en septembre à Art on Paper à New York. Nous préparons également un solo show à Paris, à la galerie L1, pour début octobre, avec une toute nouvelle série.

Avec autant de projets, j'espère que vous travaillez vite...

Paul Ressencourt : Justement non, et c'est un cauchemar [rire] !

Simon Roché : Nous sommes lents à chaque étape du processus de création... sauf en dessin [rire] !

11. Enfonce de l'art 6, Paris 2018.

14. Sommeil du juste 1, Rome 2023.

12. Sommeil du juste 2, Paris 2024.

15. Au coin du feu, Paris 2024.

13. 'Muse Urbaine', 2018, Stavanger.

16. Afterwork, Paris 2024.

À VOIR
Mazel Galerie (Urban Art Fair)
Du 24 au 27 avril 2025
Carreau du Temple
4 rue Eugène Spuller 75003 Paris
mazelgalerie.com
Instagram : @mazelgalerie



Murmure Street : l'art d'être engagé
Editions Alternatives

Murmure :
murmurestreet.fr
Instagram : @murmurestreet

006 ACTU | URBAN ART FAIR 2025

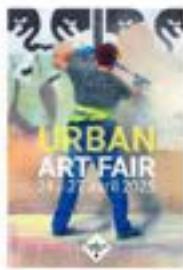
URBAN ART FAIR 2025

L'ère du renouveau

TEXTE / MAXIME DELCOURT



Avec 42 exposants et 50% de nouvelles galeries, l'*Urban Art Fair* de Paris fait peau neuve. Du 24 au 27 avril, la neuvième édition de la première foire internationale dédiée à l'Art Urbain entend ainsi remettre de l'engouement et de l'excitation au sein d'un marché atone ces derniers mois.



Page suivante, haut, gauche –
Jérémie. © THE RAVENFIELD –
COURTESY ELOW GALLERIE

Page suivante, haut, droite –
Mummur. © 650/107007 IA
8874 2, acrylique sur toile,
70 x 100 cm, 2025.
© MUMMUR – COURTESY
MAZEL GALLERIE

Page suivante, milieu, gauche –
Réobis. 201 21 x 20,7 cm,
technique mixte (peinture, sable et
acrylique), 2025. © ALEXONE –
COURTESY ARTISTIK'623

Page suivante, milieu, centre –
Gweny Cortes, Gérald Piss
Sulley Estaris, 27,31 x 31,12 x 13,97 cm,
2025. © DANNY CHIMERA –
COURTESY BUREAU GALLERIES

Page suivante, milieu, droite –
REVOIK. Sérigraphie 30/22
10/22 A3, acrylique et huile sur
toile, 76,2 x 55,9 cm, 2023.
© REVOIK

Page suivante, bas, gauche –
PNCT, hommage à Zaydah.
2024. © PNCT – COURTESY
FRAGMENT

Page suivante, bas, droite –
John Sortino, Dernier Mouze
huile sur bois, 46 x 27 cm, 2025.
© JOHN SORTINO – COURTESY
CHONG GALLERY

Comment se renouveler quand on existe depuis près de dix ans ? Comment continuer à susciter l'enthousiasme sans se trahir ou sacrifier ses ambitions ? Quid des principaux collaborateurs ? Faut-il y rester fidèle ou accepter que le marché évolue et qu'il est nécessaire de sortir du confort des habitudes ? Au moment de penser les grandes lignes de sa neuvième édition, l'*Urban Art Fair* s'est rapidement confronté à ces diverses questions. Avant d'opter pour un renouvellement conséquent de la programmation (à hauteur de 50%), manqué par l'arrivée de galeries provenant d'une dizaine de pays différents, par le retour de la galerie Underdogs avec une mise en avant d'artistes pionniers (Futura, REVOIK, etc.), par le duo show de Martha Cooper et Logan Hicks, par la présence de la Thinkspace Gallery, venue célébrer comme il se doit son vingtième anniversaire, par l'installation immersive de Danny Cortes, et par le déploiement de deux projets durables, chers à la philosophie du salon : un partenariat avec le Ministère de la culture de Singapour, via l'événement Chimera présenté par Block A Collective, et la mise en lumière d'artistes émergents de Montgomery, Alabama, où l'équipe de l'*Urban Art Fair* a récemment accompagné la réalisation d'un mural avec les Monkey Bird sur le thème de « La Conférence des Oiseaux ».

« Nous avons souhaité cette reconstruction car nous pensons que notre rôle est de stimuler le marché, et non de le suivre », affirme volontiers Yannick Boesso, Président et fondateur de l'*Urban Art Fair*, le Parisien refuse toutefois de voir l'événement francilien comme un instantané du marché de l'art. Sur bien des points, il s'agit avant tout de créer un dialogue entre le passé et le contemporain, tout en écrivant « une belle histoire d'avenir ». Yannick Boesso poursuit : « Nous continuons à bâtir sur l'existant, et avons un programme de films et de conférences invités en partenariat avec Urban Film Festival et des installations outdoor qui marqueront les esprits. À commencer par une installation monumentale de l'artiste Arnaud Liard aux Galeries Lafayette Champs Elysées du 15 au 28 avril. »

Au moment de penser la programmation de l'*Urban Art Fair* 2025, Yannick Boesso et son équipe se sont évidemment confrontés aux principales problématiques que l'époque a en réserve. D'un côté, la popularisation massive de l'IA, invitée vedette de quasiment tous les rassemblements

artistiques ces derniers mois. Faut-il s'y pencher également ? Convaincu que l'Art Urbain s'inscrit dans tout autour de médiums traditionnels, Yannick Boesso a préféré bâiller en touche. Sans pour autant nier que « l'utilisation de l'IA passera peut-être à court terme davantage par la présentation de nouveaux outils plutôt que par celle de nouveaux artistes ».

Autre constat : la fermeture, ces derniers mois, d'un certain nombre de galeries d'Art Urbain et contemporain.... Là encore, Yannick Boesso se veut optimiste. S'il reconnaît que l'année 2024 « a laissé des traces et mis de nombreux acteurs du marché en difficulté », il précise que cela va de pair avec le ralentissement général de l'économie et dit vouloir contre cette dynamique en transformant chaque contrainte en opportunité. « Présenter une vision plus large du marché comme nous le faisons cette année avec une fois bien plus internationale qu'elle ne l'a été ces dernières années est l'une des clés pour le succès de l'événement. Par notre sélection, nous souhaitons remettre de la lumière sur l'ensemble du marché et rappeler où il y a de très nombreux projets fantastiques à soutenir tous ensemble, foire, galeries et collectionneurs, pour les porter au plus grand nombre. »

Parmi ces très nombreux projets à mettre sous les radars, il y a notamment ceux de Mummur, à qui il a été demandé de prendre la relève de Jet Aeronol, Brusk et Excelleur pour la réalisation de l'affiche officielle – on y voit notamment, dans un grand geste réflexif autour de l'Art Urbain et de son caractère éphémère, un agent de propreté portant un T-shirt Obey en train d'éffacer au Kärcher une œuvre de Shepard Fairey. Il y a aussi tous ces artistes qui, jusqu'alors, n'avaient jamais été mis en avant à Paris : Leon Keer, Danny Cortes, Buff Monster, Djian Ivison, Enen, Blu, Insane 51, Alkone, Franky, REVOIK... Incapable de faire un choix, tel un enfant errant dans une immense salle de jeu, Yannick Boesso cite également quelques solo shows : celui de Sorbo (Chong Gallery), de Jakman (Elow Galerie), d'Andrey Berger, de Goin (Galerie Bonnet-Abellin), de KAN (Prazowski Galerie), de Maye et Trace en duo show, ou encore le retour d'Ivgo Serrao. Et de résumer l'ambition de cette neuvième édition en une phrase, lapidaire et bienveillante : « Nous souhaitons que l'*Urban Art Fair* reste ou redédevienne un laboratoire dans lequel chacun pourra choisir de suivre sa formule gagnante. »



008 | ACTU | URBAN ART FAIR 2025

URBAN ART FAIR 2025

Time for renewal

Foto: MAXIME DELCOURT



With 42 exhibitors and 50% new galleries, the Paris *Urban Art Fair* is shedding its skin. From 24 to 27 April, the 9th edition of the world's first international fair dedicated to Urban Art aims to reignite excitement and enthusiasm in a market that has struggled in recent months.



ABOVE –
Iago Seixas, *Police Cat*, oil on canvas, 50 x 71 cm, 2025.
© IAGO SEIXAS – COURTESY
POP GALLERY

How does an event that has been around for nearly a decade stay fresh? How can it continue to inspire without compromising its vision or lowering the bar? Should it remain loyal to long-time collaborators or embrace change and break free from old norms? These were the questions at the heart of the 9th edition of the *Urban Art Fair* this year. And the answer is a major reusmo of its programming, with half of the lineup refreshed, the participation of new galleries from more than ten countries, the return of Underdogs Gallery showcasing pioneers such as Futura and REVOK, a duo show featuring Martha Cooper and Logan Hicks, and the presence of Thinkspace Gallery as it celebrates its 20th anniversary. Highlights also include an immersive installation by Danny Cortes and two long-term collaborations aligned with the fair's philosophy: a partnership with Singapore's Ministry of Culture through the Ch'imea event held by Block A Collective, and a spotlight on emerging artists from Montgomery, Alabama, following a mural project curated by the *Urban Art Fair* team alongside Monkey Bird, on the theme 'The birds' conference'.

"We wanted to reinvent ourselves because we believe our role is to boost the market, and not just to follow it," says

Yannick Boesso, president and founder of the *Urban Art Fair*. He insists the event is more than just a reflection of the art market. It is about fostering a dialogue between the past and the present while shaping "a competing future". He adds, "We continue to expand on what already exists. We have a fresh lineup of firms and conferences in collaboration with the Urban Film Festival, as well as outstanding outdoor installations, such as the monumental piece by Arnaud Lévy at Galerie Lafayette Champs-Élysées from 16 to 28 April."

While curating the programme for the *Urban Art Fair* 2025, Yannick Boesso and his team had to face one of the most pressing issues of our times: the massive popularisation of AI, which has been the star attraction at nearly every art-related event over the last few months. Should the *Urban Art Fair* follow suit? Believing that Urban Art is primarily rooted in traditional media, Yannick Boesso chose to sidestep the trend – though he acknowledges that "in the short term, AI's role may introduce new tools rather than new artists".

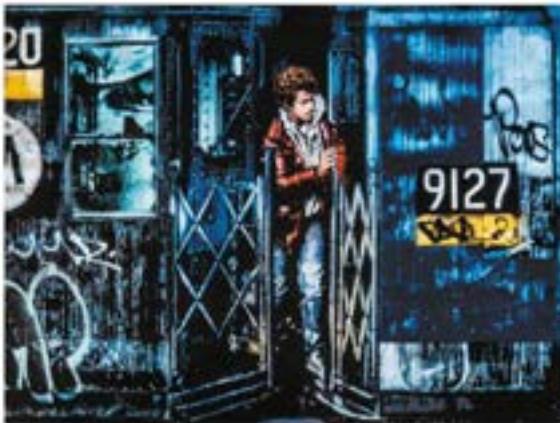
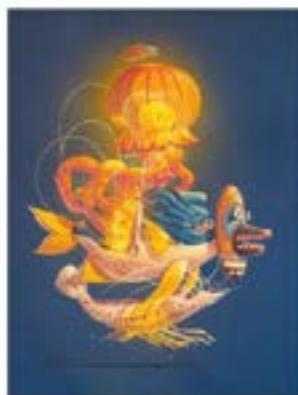
Another pressing issue is the recent closure of several urban and contemporary art galleries. Despite this, Yannick Boesso remains optimistic. He recognises that 2024 "took its toll and put many key players in a difficult position" but sees this as part of a broader economic slowdown. He responds: "Turning constraints into opportunities. Presenting a broader vision of the market – making this edition much more international than in recent years – is one of the keys to the event's success. Through our selection, we want to shed light on the whole market and remind people that there are many great projects we, fans, galleries, and collectors, should support to bring them to a wider audience."

Among the (many) standout projects this year is *Murmure*, which follows in the footprints of *Jef Aérosol*, *Brusk*, and *Excalibur* by designing the official poster of the fair. Their artwork presents a thought-provoking take on Urban Art's transient nature, depicting a street cleaner spraying an *Obey* T-shirt as he power-washes a *Shepard Fairey* piece. The fair will also spotlight artists who have never before been showcased in Paris, including Leon Keer, Danny Cortes, Buff Monster, Dyan Irson, Enert, Blu, Inverse 51, Alkone, Franky, and REVOK. As if overwhelmed by a room full of treasures, Yannick Boesso rattles off even more highlights, solo shows by Scritto (Ch'imea Gallery), Jaka Kris (Ekoz Galerie), Andrey Berger, Gon (Galerie Bonnet-Abelin), KAN (Pracowise Galerie), a duo show from Maye and Taros, and the return of Iago Seixas. Summing up the ambition of this 9th edition, Yannick Boesso delivers a sharp yet generous vision: "We want the *Urban Art Fair* to remain – or once again become – a laboratory where everyone can find his own winning formula." ■



Up, left –
Raphael Gatti, Cache d'Or,
acrylic and oil on glass,
180 x 120 cm, 2025.
© RAPHAEL GATTI –
COURTESY KAMELEONART.

Up, right –
Kouka, Fendi de Réfugié,
acrylic on canvas,
50 x 50 cm, 2024.
© KOUKA – COURTESY
GALERIE GIGI GALLI.



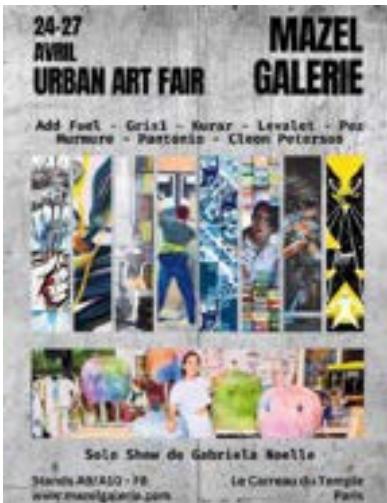
Middle, left –
Akaach, Zetta, 80 x 60 cm.
© AKAACHT – COURTESY
MONTMONTY ART PROJECT.

Middle, right –
Stomvko, Joy As Always,
acrylic on film.
© STOMVKO – COURTESY
THIN SPACE GALLERY.

Down, left –
Logan Hicks, K... STOLE,
stencil and aerosol
on canvas, 91 x 22 cm, 2025.
© LOGAN HICKS – COURTESY
FACONLINE MULAC.

Down, right –
David Mac Lloyd, Aphrodite,
acrylic and oil on panel
contemporary, 100 x 120 cm,
2023. © DAVID MAC LLOYD –
COURTESY KAMELEONART.





MURMURE

« L'art d'être engagé.
C'est ce qui caractérise notre travail. »

INTERVIEW / EMANUELLE DREYFUS

Quand Paul Ressencourt débarque sur les bancs de l'école des Beaux-Arts de Caen, il a déjà rencontré le graffiti et l'engagement. De son côté Simon Roché n'est jamais allé fraterniser avec la rue mais pratique le dessin avec un talent certain, qui tape dans l'œil de son futur acolyte. Ils ne se sont plus lâchés depuis, trouvant le bon équilibre pour mettre en image des sujets politisés mais avec décalage, humour et poésie. De leurs premiers collages à leur première exposition en 2017, jusqu'à faire l'affiche de l'*Urban Art Fair* en 2025, le duo a su imposer son style réaliste teinté d'ironie et sort en avril sa première monographie aux éditions Alternatives qui met justement l'accent sur leur approche sensible de l'engagement.

Le nom *Murmure* évoque une forme de discrétion, un bruit sourd, est-ce une volonté ?

Paul : C'était le nom de mon projet de diplôme. L'objectif était de créer une marque, et j'avais choisi de concevoir une agence de communication. En cherchant un nom, *Murmure* s'est imposé naturellement, car cela évoque plein de choses dans l'art comme dans la communication. C'est quelque chose qui s'inscrit discrètement, qui s'installe en douceur mais avec force. Quand on a monté l'agence de communication – qui existe toujours –, on a décidé de conserver ce nom parce qu'il correspondait parfaitement à notre manière d'aborder le public.

Simon : Notre démarche a toujours été de privilégier l'évocation subtile plutôt que l'affirmation frontale. On cherche à traiter des sujets sérieux – qu'ils soient sociologiques, écologiques ou économiques – de la manière la plus poétique. L'idée, c'est de créer un décalage, un twist qui capte l'attention et invite à la réflexion sans heurter.

Votre travail s'est d'abord construit autour du dessin, pour quelles raisons avez-vous adopté la pierre noire ?

Paul : La pierre noire s'est imposée naturellement comme une évolution du dessin traditionnel. Très vite, notre manière de dessiner s'est affinée, notamment avec la série *Garb-age*. À cette époque, on a expérimenté la manière noire. C'est une technique de gravure qui consiste à partir d'un fond noir et à révéler la lumière en polissant la surface. On a appliquée ce principe au dessin,

en travaillant non plus par ajout, mais par soustraction, ce qui a donné un modèle très réaliste notamment sur les socs plastiques et les drapés.

Simon : Le dessin c'est un fil conducteur, un élément indissociable de notre démarche. Dès le départ, notre objectif était de faire du dessin pour aller les coller dans l'espace urbain. Ernest Pignon-Ernest ou Pejac, sont des artistes qui nous ont influencés. Avec l'expérience et après différents tests, on s'est rendu compte que la pierre noire était la technique la plus adaptée pour la rue pour deux raisons principales. D'abord, elle permettait d'obtenir un noir intense, essentiel pour assurer la lisibilité et l'impact visuel de nos dessins en extérieur. Ensuite, elle offrait une flexibilité de formats, notamment pour de grandes impressions.

Pourquoi intégrez-vous de plus en plus de la couleur ?

Paul : Pendant longtemps, il n'y avait aucune envie de rentabilité financière sur notre travail artistique car il y avait l'agence de communication. On faisait ce qu'on avait envie, on ne se posait jamais la question de savoir si cela plairait ou si c'était vendable. Et en 2017, nouveau challenge car on a commencé à nous solliciter pour faire des expositions, cela a changé notre approche. Au lieu de le réfléchir juste pour la rue, on s'est retrouvé plongé dans le marché de l'art confronté à de nouvelles problématiques, le fait de faire des petits formats, pour plaisir aussi. La couleur arrive naturellement. Un jour après un mur, on s'est dit qu'on allait peindre nos noirs, comme les premiers océans *Garb-age*. Des petites





touches de couleurs sont arrivées. Désormais on les a approfondies avec le développement de la technique de la peinture.

Comment cette évolution a-t-elle impacté votre narration artistique ?

Paul : Il y a des sujets comme la série *Ice age*, qui représente des bananises avec des plaques, qui était difficilement traitable en noir et blanc. Si on les avait représentées uniquement en noir et blanc, elles auraient perdu tout leur impact visuel, elles n'auraient presque pas été identifiables. Ce qui fonctionne dans cette série, c'est justement l'opposition entre la beauté paradisiaque des bananises, avec leurs nuances de turquoise éclatantes, et la présence incongrue des plaques. C'est ce contraste qui fait toute la force du message.

Simon : Finalement, c'est comme la sculpture : il y a des sujets qui prennent tout leur sens en trois dimensions et qui perdent leur force en dessin ou en peinture. Chaque médium apporte son propre champ d'exploration et ouvre de nouvelles perspectives narratives et esthétiques.

Votre travail joue souvent sur une double lecture : une première impression poétique ou ludique, qui cache

un message plus profond. Est-ce un équilibre que vous recherchez ?

Paul : Ça arrive tout seul. À force de travailler, d'échanger, de peaufiner nos approches, on s'est rendu compte que notre langage visuel était souvent porté par l'absurde. On a une première lecture où on a quelque chose qui est assez beau et ensuite on arrive dans l'absurde qui donne tout le sens de la pièce. Quand on regarde de plus près la série *Still life*, traitée en clar-obscur, on comprend que ce qui est mis en avant, ce ne sont pas les fruits ou les objets, mais les étiquettes, la provenance et par conséquent leur empreinte carbone. L'art d'être engagé, c'est ce qui caractérise notre travail.

Simon : L'une des premières choses qu'on nous apprend aux Beaux-Arts, c'est que le sujet prime sur l'esthétique. L'enseignement repose sur l'idée qu'un bon concept doit passer avant tout, quitte à sacrifier l'aspect visuel. Sauf que cette approche nous a toujours frustrés. Trop souvent, l'art contemporain devient un discours intellectuel qui n'explique plus par un texte d'accompagnement que par l'œuvre elle-même. Donc on cherche toujours une forme d'esthétique qui serait populaire. Le challenge est de trouver un juste milieu : une esthétique forte, accessible, avec du fond mais sans pathos.

Di-dessus –
DONG BETTE, *Ice age*,
Festival Tour de Art,
Bayonne (FR), 2006.
© MURMURE

Paul: On ne fera jamais des œuvres décoratives, juste pour coller aux tendances ou parce qu'il se vend bien, ni des œuvres frontales. Si on fait de l'art, il faut que ça ait du sens, que ça raconte quelque chose. Nous approchons notre œuvre sur l'illustration et la poésie. L'impact est souvent plus fort quand il se révèle progressivement. On passe d'ailleurs énormément de temps à ajuster nos œuvres pour atteindre cet équilibre, sans être trop didactiques ni trop éducatifs.

Comment s'organise le travail à quatre mains ?

Paul: En général, j'arrive avec une idée et on y réfléchit chacun de notre côté, puis on revient l'un vers l'autre avec des versions améliorées. On échange jusqu'à ce qu'on tombe d'accord sur la meilleure manière de la concrétiser. **Simon:** J'apporte des solutions techniques à ses idées ou des envies sur lesquelles on peut rebondir de manière créative. C'est un véritable ping-pong, où l'un lance une

piste, l'autre rebondit dessus, et ensemble on la fait évoluer. **Paul** : Une fois qu'on est aligné sur le sujet et sur la direction artistique, tout se fait à quatre mains. On dessine exactement de la même manière, on a une gestuelle et un langage graphique tellement similaires que personne ne peut voir la différence entre nos traits. Nous, on distingue quelques nuances, mais pour quelqu'un d'extérieur, nos dessins sont parfaitement homogènes. On peut même comprendre le travail de l'autre sans qu'il soit possible de dire qui a fait quoi.

Quand décidez-vous qu'une œuvre est achevée ?

Simon : On passe notre temps à reprendre et améliorer le travail de l'autre. L'un est rarement totalement satisfait du premier jet de l'autre, donc il y a toujours des retouches, des ajustements, jusqu'à ce que nous soyons tous les deux convaincus. Une pièce n'est jamais terminée tant qu'on n'en a pas validé ensemble.

Paul : Le temps de réalisation varie énormément. Nous sommes plus rapides en dessin qu'en peinture, mais il y a souvent ce dernier détail qui peut prendre un temps fou. Parfois, on peut finir 80 % d'une œuvre en trois jours... et passer un mois enfer à peaufiner le dernier pourcentage.

Le motif du sac poubelle est devenu une signature dans votre travail. Est-ce une série que vous continuez à développer ?

Le sac poubelle : Dans notre travail, une série ne s'arrête jamais vraiment. C'est un fil conducteur, un élément de langage qui nous permet d'explorer différents sujets. Le sac poubelle est un symbole fort de la société de consommation, et en traitant ce fil, on peut parler de la pollution des océans, de la faune et de la flore, de l'impact humain sur l'environnement, on peut brasser toute la chaîne alimentaire. C'est une matière qui nous permet d'aborder de nombreux enjeux, à travers des déclinaisons variées : des océans de sacs plastiques, des envolées d'oiseaux-sac-poubelle...

Pour avoir ce rendu si réaliste, comment vous y êtes-vous mis ?

Paul : La photographie est une étape clé dans notre travail. Elle nous permet de tester des compositions, d'explorer de nouveaux points de vue et de capturer

des éléments qu'on n'aurait pas forcément imaginés en dessinant directement. C'est un processus très organique : les idées évoluent pendant le shooting, des détails émergent. On se laisse toujours une marge de liberté pour intégrer des accidents heureux, des jeux de lumière ou de matière qui enrichissent l'image finale. Nos natures mortes, par exemple, sont le fruit d'un gros travail photographique. Si on vous montrait les photos de départ, elles pourraient presque être des œuvres en elles-mêmes. On réalise des prises de vue longues, en sculptant la lumière avec précision, en jouant sur des sources multiples, parfois avec des lanternes sur pied, pour obtenir un clair-obscur très maîtrisé. En fait, on applique à la photo une démarche presque peinture, comme un peintre classique travaillerait ses lumières et ses volumes.

Simon : La photo est un premier test technique, un moyen de valider une idée avant de la transposer en dessin. On mélange d'ailleurs différents outils selon les besoins : photographie, photomontage, mock-up numérique et aujourd'hui l'IA. Tout dépend du rendu qu'on cherche à obtenir et de la faisabilité. Pour réaliser le brouillon on a utilisé des images trouvées sur le net, puis on a photographié une boule de déchets en studio avant de recomposer l'ensemble sous Photoshop.

Vous utilisez l'IA de quelle manière ?

Simon : Pour certaines œuvres, comme les banquises avec des personnages dessus, nous avons besoin de sources visuelles qui n'existent pas réellement. Plutôt que de partir en expédition en Antarctique, on a utilisé l'IA pour générer des glacières en s'appuyant sur nos propres peintures. Ensuite, on a ajouté les personnages en mock-up et on ajuste l'ensemble en post-production. L'IA est très utile pour certaines tâches, mais elle a aussi ses limites. C'est un bon tournevis mais pas un robot automatisé. Cela vient combler des lacunes techniques qui, si elles devaient être résolues par des méthodes traditionnelles, demanderaient un déploiement de moyens considérables, que ce soit en temps, en argent ou en impact écologique.

Après le bronze, le plastique aggloméré recyclé vous expérimentez un nouveau médium, la céramique. Avez-vous travaillé avec un céramiste pour sortir votre revisité du crucifix ?

Paul : Ce qui me passionne avant tout ce n'est pas tant l'acte de fabrication en lui-même, mais plutôt l'idée, le processus créatif. Si c'est juste faire pour faire, ça ne m'intéresse pas franchement. Sinon, si, est différent.

Simon : C'est l'inverse. Ce qui m'intéresse, c'est le geste, la technique, les matières. L'apprentissage d'un savoir-faire me stimule autant que la création en elle-même. Du coup, ça faisait un moment qu'on voulait se lancer dans la sculpture en céramique. Plutôt que de faire appel à un céramiste, on a préféré apprendre par nous-mêmes. Ce n'est pas qu'on ait envie de collaborer avec des artisans plus tard, mais on voulait acquérir cette expertise nous-mêmes d'abord. Ça nous permet d'avoir une vraie compréhension du matériau et de ses contraintes, et si, à l'avenir, on travaille avec quelqu'un, on saura dialoguer avec lui sur une base solide.

MURMURE EN QUELQUES DATES

- | | |
|-----------|---|
| 1998 | Rue et Silence au moment de la guerre des Arts de la Guerre (P) |
| 1999 | Monnaie Street et la mort et l'assassinat à la fin des temps passés dans les rues de Paris, mais également de Paris et d'autres villes de France |
| 2000-2001 | Collages de cartes à l'italienne sur les thèmes Musique, Urbanité, Littérature, Cinéma, Musique, Art, France et en Europe |
| 2001 | Reprise pour une nouvelle édition de la collection <i>Le Capital du Peintre à Paris</i> (P) |
| 2002 | Exposition collective, <i>Artiste à la mort</i> , à l'espace culturel municipal au Cabinet d'Andréa à Paris. Participation au Musée National Georges Braque (M) |
| 2003 | Participation au festival « V'DOM » à l'Université de Paris (P) et à l'« Exposition à PUMA » à l'Estaque (P) |
| 2004 | Exposition collective <i>Artiste à la mort</i> à l'espace culturel Andréa à Paris. Exposition à l'Estaque (M) à l'occasion des 50 ans d'Andréa. Exposition à l'Estaque (P) à l'occasion de l'anniversaire de Georges Braque (P) |
| 2005 | Exposition à l'Estaque (P) et à l'« Exposition à l'Estaque » à l'Estaque (P) |
| 2006 | Exposition collective <i>Artiste à la mort</i> à l'espace culturel Andréa à Paris. Exposition à l'Estaque (P) à l'occasion de l'anniversaire de Georges Braque (P) |
| 2007 | Exposition à l'Estaque (P) à l'occasion de l'anniversaire de Georges Braque (P) |
| 2008 | Participation à l'exposition <i>Le Capital du Peintre à Paris</i> à l'Estaque (P) |
| 2009 | Exposition collective <i>Artiste à la mort</i> à l'espace culturel Andréa à Paris. Exposition à l'Estaque (P) à l'occasion de l'anniversaire de Georges Braque (P) |
| 2010 | Exposition collective <i>Artiste à la mort</i> à l'espace culturel Andréa à Paris. Exposition à l'Estaque (P) à l'occasion de l'anniversaire de Georges Braque (P) |
| 2011 | Exposition collective <i>Artiste à la mort</i> à l'espace culturel Andréa à Paris. Exposition à l'Estaque (P) à l'occasion de l'anniversaire de Georges Braque (P) |
| 2012 | Participation à l'exposition <i>Le Capital du Peintre à Paris</i> à l'Estaque (P) |



Il y a quelques années, vous vous définissiez comme des street artistes, sans forcément ressentir le besoin de vous revendiquer comme artistes contemporains. Est-ce toujours le cas ?

Simon : On se considère toujours comme des street artistes, à la frontière de l'art contemporain. Mais comme je l'ai déjà mentionné, il y a des codes dans l'art contemporain qui ne nous intéressent pas du tout, et d'autres, au contraire, qu'on trouve passionnantes. C'est pareil pour le Street Art : il y a des choses qu'on adore et d'autres qu'on trouve d'une grande médiocrité.

Paul : Notre objectif est de rester entre ces deux mondes, sans jamais perdre de vue une approche populaire. C'est essentiel pour nous. Quand on colle dans la rue, on ne gagne pas d'argent avec ça, mais c'est un geste pour le public, pour l'espace commun. L'art populaire, dans le sens noble du terme, nous parle énormément. Les fresques monumentales, les musées à ciel ouvert, les œuvres accessibles à tous sont des démarches qui nous intéressent bien plus que celles qui s'enferment dans des cercles élitistes. Ce qui est dommage c'est qu'aujourd'hui la réalisation de grandes fresques soit aussi interdépendante de décisions politiques, de décisions politiques qui n'y connaissent rien à l'art et qui finalement ont le dernier mot.

Selon vous est-ce que le Street Art et le muralisme ont perdu leur capacité subversive ?

Simon : Est-ce que le muralisme a déjà été fondamentalement subversif ? Pas forcément. Il y a bien eu des artistes engagés comme Obey, Ernest Pignon-Ernest, Banksy, mais ils ne sont pas si nombreux. Pendant longtemps, le Street Art ne générait pas d'argent, il était fait dans l'ombre, sans retour commercial. Aujourd'hui, on voit des artistes intégrer des foires de Street Art sans jamais avoir rien fait dans la rue, simplement parce qu'ils utilisent des codes visuels inspirés du graffiti.

Paul : Dès qu'un mouvement devient rentable et institutionnalisé, il perd une partie de son engagement original, c'est inévitable. Mais ce n'est pas forcément

un problème, il faut juste accepter qu'il existe plusieurs approches du Street Art. Le problème, ce n'est pas tant les étiquettes. Ce qui définit vraiment le Street Art, c'est le contexte. Un artiste peut utiliser la bombe sur une boîte, ça ne fait pas automatiquement de lui un street artiste. Ce n'est pas la technique qui définit le mouvement, mais l'espace dans lequel il s'inscrit.

C'est la question que vous voulez soulever avec l'affiche que vous avez réalisée pour la Urban Art Fair ?

Paul : Nous sommes partis d'une idée qui nous semblait absurde mais révélatrice : aujourd'hui, un nettoyeur qui efface une œuvre d'Obey pourrait très bien porter un sweat de la marque Obey. Or, à la base, Shepard Fairey, son créateur, était un street artist engagé, qui dénonçait notamment les dérives de la société de consommation. Pourtant, avec le temps, sa marque est devenue une référence mondiale du streetwear, au point d'être aujourd'hui plus influente que Cathart. Celui qui porte ce sweat a-t-il conscience du paradoxe ? La question que nous posons, sans jugement de valeur est : où en est le Street Art aujourd'hui ? On aimerait avoir la réaction d'Obey. J'étais d'ailleurs agréablement surpris que Yannick Boasso ait le courage d'utiliser cette pièce pour sa foire.

Pensez-vous que l'art peut réellement avoir un impact sur la perception des enjeux politiques et écologiques ?

Paul : C'est une évidence. Et d'ailleurs, je ne parlerais pas seulement d'art, mais plus largement de culture. Aujourd'hui, c'est l'un des derniers espaces qui permet de faire réfléchir, de poser des questions, d'éviter à la France de devenir les Etats-Unis. C'est aussi une manière de rappeler à certains des réalités qu'ils n'ont pas forcément le temps de voir ou de penser au quotidien.

Simon : Quand on regarde ce qui se passe aujourd'hui avec le muralisme, on voit bien que tout est éminemment politique. Ce sont souvent des décisionnaires politiques qui choisissent quel artiste va peindre quel mur, dans quelle ville. Même au sein des festivals, il y a une forme de triosité : beaucoup de municipalités préfèrent financer des œuvres décoratives, inoffensives. ■

Dessous –
KEEP IT COOL, acrylique,
Urban Art Festival,
Diani-Mustasaari (Finlande),
© MURMUR FESTIVAL

Page suivante –
PORTRAIT 01, acrylique sur
tôle, 120 x 90 cm, 2021.
© MURMUR





Above –
WORLD, glazebronze,
49 x 34 x 10 cm, 2025
© MURMUR

Following page, up –
GARBAGE OCEAN, spray
paint, plastic / metal, Abidjan,
Ivory Coast (CI), 2023.
© MURMUR TALLERKA

Following page, middle –
GARBAGE OCEAN, drawing
in black stone and acrylic,
60 x 80 cm, 2023.
© MURMUR

Following page, down –
JAZZIN' ROX, 90 x 60 cm,
acrylic on canvas, Paul et Seven
painting, 122 x 285 cm, 2022.
© MURMUR

can take forever. We might complete 99% of a piece in three days... and then spend a whole month perfecting the last 1%.

The garbage bag motif has become a signature of your work. Is that a series you plan to continue?

Paul: In our work, a series never really ends. It's a narrative thread that allows us to explore various topics. The garbage bag is a powerful symbol of consumer society. By following that thread, we can address ocean pollution, biodiversity, human impact on the environment, and the entire food chain. It allows us to tackle a wide spectrum of issues in various forms: from oceans of plastic bags to flocks of birds made from bin bags...

How do you achieve such a realistic rendering?

Paul: Photography is a key step in our work. It enables us to try compositions, explore new perspectives, and capture elements we wouldn't necessarily imagine if we were drawing directly. It's a very organic process – ideas evolve during the shoot and unexpected details emerge. We always leave room for happy accidents, play on light, and textures that enrich the final image. Our still lifes, for example, are the result of extensive photographic work. If we showed you the original photos, they could almost stand as artworks in their own right. We take long exposure shots, sculpting the light precisely using multiple light sources – sometimes with standing spotlights – to achieve a carefully controlled chiaroscuro effect. In a way, we approach photography

almost as a classical painter would, meticulously working with light and volume.

Simon: Photography is an initial technical experiment, a way to check an idea before translating it into a drawing. We also use a mix of different tools depending on the project – photography, photomontage, digital mock-ups, and now AI. It all depends on the final look we want to achieve and what's feasible. For the dung beetle piece, for instance, we used reference images from the internet, then shot a ball of waste in the studio, and finally assembled everything in Photoshop.

How do you use AI in your work?

Simon: For some works, such as the ice floes with people on them, we needed visual references that didn't actually exist in real life. Rather than go on an expedition to Antarctica, we used AI to generate glaciars based on our own paintings. Then we added the figures as a montage and fine-tuned everything in post-production. AI is very useful for specific tasks, but it has its limits. It's a good screwdriver, but not an automated robot. It can fill in technical gaps that, if tackled with traditional methods, would require a massive investment in time, money, and resources – not to mention the environmental impact.

After working with bronze and recycled compressed plastic, you are now experimenting with a new medium – ceramics. Did you collaborate with a ceramist for your reinterpretation of the crucifix?

Paul: What excites me most isn't the making itself, but the iteration – the creative process. If it's just about making something for the sake of it, I'm not necessarily interested. But Simon is different.

Simon: Exactly. For me, it's the opposite. I'm fascinated by the craft, the technique, the materials. Learning a new skill is just as stimulating as the creative process itself. We've been meaning to explore ceramic sculpture for a while. Instead of working with a ceramist, we decided to learn the process ourselves. It's not that we are against collaborating with artisans in the future, we just wanted to first gain our own expertise. That way, we truly understand the material and its limitations, and if we do work with someone later on, we'll be able to have an informed dialogue.

A few years ago, you identified as street artists without necessarily claiming the label of contemporary artists. Does that still hold true today?

Simon: We still see ourselves as street artists, on the edge of contemporary art. But, as I've said before, there are aspects of the contemporary art world that don't interest us at all, and others that we find fascinating. It's the same with Street Art – some things we love, others we find completely lame.

Paul: Our goal is to remain between these two worlds while maintaining a strong connection to the public in general. That's essential to us. When we paste up work in the streets, there's no financial gain – it's about contributing to public space, engaging with people. We deeply believe in art that is truly accessible to everyone. Monumental murals, open-air museums, and art on the

access interest us far more than those pieces reserved to elite circles. The problem today is that creating large-scale murals is often tied to political issues – decisions made by people who know nothing about art but still have the final say.

Do you think Street Art and muralism have lost their subversive power?

Simone: Was muralism ever truly subversive? Not necessarily. Some artists such as Obey, Ernest Pignon-Ernest, and Banksy, have used it as a form of activism, but they're actually quite rare. For a long time, Street Art wasn't profitable. Artists did it out of sight, with no commercial return. Now, we see artists featured in Street Art fairs although they have never created anything in the streets. Just because they use visual graffiti-inspired codes.

Paul: The moment a movement becomes financially viable and institutionalised, it inevitably loses some of its original subversive edge. But that's not necessarily a bad thing. You just have to accept that there are different approaches to Street Art. The real issue isn't about labels. What truly defines Street Art is context. An artist can use any point on a canvas, but that doesn't automatically make them a street artist. It's not the technique that defines the movement, but the space in which it is performed.

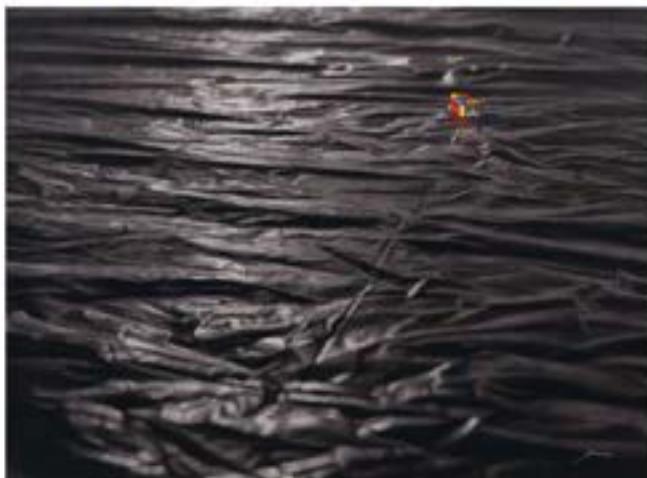
Is that the question you wanted to raise with the poster you created for the Urban Art Fair?

Paul: We started with an idea that seemed absurd but telling: today, a cleaner erasing an Obey artwork could very well be wearing an Obey-branded sweatshirt. Yet originally, Shepard Fairey, the brand's creator, was a politically engaged street artist who criticised the excesses of consumer society. Over time, though, his brand became a global streetwear icon, to the point where it's now more influential than Carhartt. Does the person wearing that sweatshirt even realise the paradox? The question we're asking, without passing judgement, is: where does Street Art stand today? We'd love to hear Obey's reaction. Honestly, I was pleasantly surprised that Yannick Bové had the guts to feature this piece at the fair.

Do you think art can genuinely impact how people perceive political and environmental issues?

Paul: Absolutely. And I wouldn't just say art – I'd talk about culture more broadly. Today, culture is one of the last spaces where people can think critically, ask questions, and prevent France from becoming like the United States. It is also a way to remind people of certain realities they might not have the time or the opportunity to consider in their daily lives.

Simone: When you look at what's happening with muralism today, it's clear that everything is deeply political. More often than not, it's politicians who decide which artist paints which wall, and in which city. Even within festivals, there's a certain level of caution. Many municipalities prefer to fund decorative, harmless works rather than pieces that might provoke or challenge the status quo. ■



ART IN PARIS – URBAN ART FAIR



YANNICK BOESSO

“*Un mouvement
EN SOI*”

Dix ans après sa création, Urban Art Fair redéfinit l'art urbain. Plus internationale que jamais, l'édition 2025 de Yannick Boesso explore le street art sous toutes ses formes, **du hacking urbain au muralisme**.

Interview street art.

Par

Raphaël Bournann

Vous êtes passé de l'industrie musicale à l'organisation d'expositions et avez fondé Urban Art Fair en 2016. Comment l'événement a-t-il évolué ?

Yannick Boesso : En 2016, l'art urbain connaît un vrai boom, dix ans après les premières ventes aux enchères chez Ancorat. Le marché se structurait et nous voulions réussir les galeries et artistes liés à cet écosystème, ce qui n'avait jamais été fait. Au départ, l'objectif était de montrer un large éventail de l'art urbain. Aujourd'hui, nous tendons vers une approche plus contemporaine. L'évolution du salon, c'est aussi celle de notre vision. On ne se contente pas d'accueillir ce qui vient à nous, nous cherchons vraiment des projets qui nous ressemblent. Cette année, le salon est plus international que jamais : sur 42 exposants, 11 pays représentés. Et surtout, 50 % de nouvelles galeries. Se réinventer est essentiel, et après presque dix ans, nous sommes moins dépendants du marché et posons nos propres choix.

Quelle est votre vision de la foire ?

Il s'agit d'élargir la façon dont on identifie aujourd'hui l'art urbain. C'est vraiment l'art dans la ville, et la ville comme une œuvre d'art également. Réfléchir également à une forme architecturale à intégrer à notre salon. Sans oublier le hacking urbain, c'est-à-dire utiliser le digital dans l'espace public.

L'art urbain est par nature éphémère et spontané.

Comment capter cette énergie dans un cadre comme une foire ?

Certains murs commandés, appelé le « muralisme », restent dans le patrimoine. Ces fresques ont de moins en moins vocation à être repeintes, puisqu'elles représentent de gros budgets. En salon, en huis clos, il faut donner des clés de compréhension au public. Comme le dit Nicolas Laugero-Lassere, dans ce passage entre la rue et le studio, on se demande : qu'y perd-on ? Qu'y gagne-t-on ? L'artiste a-t-il perdu l'apéritif, le contexte ? Ou au contraire, a-t-il trouvé une forme d'intemporalité en travaillant en atelier ? Il n'y a pas de règle, c'est subjectif. Je me pose moi-même la question : l'œuvre studio

URBAN ART FAIR
MUST SEE

Yannick Boesso nous présente ses trois coups de cœur pour la 9^e édition de Urban Art Fair.

d'un artiste issu de la rue devient-elle intemporelle ? Si oui, pourquoi ?

Allez-vous dans la rue pour dénicher les artistes ?

Pas vraiment, je passe plutôt par les réseaux sociaux et les expositions. Ce que je regarde le plus, c'est plutôt le graffiti, les tags, ce qu'on croise au détour d'un chemin, souvent d'artistes inconnus, mais talentueux. Mais pour le marché de l'art, ce n'est pas comme de cette façon qu'on sélectionne la plupart du temps. Néanmoins, il y a un contre-exemple intéressant : Agnès B., une pionnière. En 2016, pour Urban Art Fair, elle a demandé à ses équipes de trouver un artiste qu'elle avait vu dans la rue six mois plus tôt : Kraken, qui fait des pirogues. C'est lui qu'elle a présenté. Donc ça arrive, mais cela reste rare. De notre côté, nous suivons les artistes et les galeries sur le long terme, notamment via les réseaux sociaux, qui sont devenus un outil inévitable pour partager et faire connaître l'art urbain.

La thématique de cette année semble être le mélange, entre Miami, L.A, Singapour, Montgomery, l'Europe...

Oui, nous collaborons avec le ministère de la Culture de Singapour, qui fait venir des artistes. Nous traversons déjà avec eux depuis un moment, et il est probable qu'on organise Urban Art Fair là-bas. Il y a aussi une délégation de Montgomery, en Alabama, ville clé des droits civiques aux États-Unis. Urban Art Fair présente un grand mur de 20 mètres avec une curation d'artistes que j'ai découverts à Montgomery. J'y vais depuis trois ans pour accompagner des artistes en muralisme, et cette année, c'étaient les Monkey Birds. On y réalise aussi des films documentaires qu'on présente ici. Nous recevons des artistes majeurs, des galeries avec lesquelles nous n'avons jamais travaillé. C'est la découverte.

Banksy vous a-t-il inspiré pour Urban Art Fair Paris ?

Sur film, *Exitw-the-mur*, m'a marqué. Il montre comment on peut créer un art et vendre n'importe quoi avec les bons présupposés. C'est une pise de conscience réunie, portée par un génie dont l'art fait resplendir. Ses œuvres, souvent sociales, rendent l'art urbain accessible et pertinant, n'importe qui, à n'importe quel prix. Ça a été un déclencheur pour moi, j'ai eu envie de creuser plus loin.

Le Carreau du Temple est le lieu historique de la Foire, qu'apporte-t-il à l'événement ?

La Foire a aussi eu lieu à New York en 2017 et sous d'autres formats, mais le Carreau du Temple est notre ancrage. On y est arrivé peu après sa réouverture, donc on a grandi ensemble. Ce lieu a une vraie âme : ancien marché, vestiges romains, architecture remarquable... Et surtout, il offre une lumière naturelle, fait rare pour une foire. Certes, cela complique parfois l'échelage des œuvres, mais leur confère du caractère. C'est aussi un lieu qui nous a aidé à structurer notre modèle, grâce à son expérience des foires et son réseau de partenaires.

Avez-vous envisagé un autre lieu ou un format itinérant ?

Je veux garder cette implantation au Carreau du Temple, elle a du sens.

J'ai pensé à un format plus grand, comme le Grand Palais, mais ce n'est pas d'actualité. En revanche, l'objectif est d'exporter Urban Art Fair à l'international, à Singapour, Miami ou ailleurs, d'ici deux ans.

Quelle place occupe la scénographie dans cette 8e édition ?

Comme le disait Marcel Duchamp, la manière dont on présente une œuvre conditionne sa compréhension. L'art urbain est un art contextuel : il faut savoir recréer des ambiances sans tomber dans le cliché des briques et de la rue. Chaque année, les exposants travaillent davantage la mise en scène, et nous nous vocation à les accompagner dans cette démarche. Cette année, la Galerie Belge Biennale expose Danny Cortes, un artiste new-yorkais spécialisé dans les décors de théâtre et les miniatures urbaines. Son stand sera une reconstitution d'une station de métro de Bushwick, un lieu emblématique du graffiti à Brooklyn. Nous avons aussi joué avec les couleurs et les fonds, pour encourager les galeries à ne pas se limiter aux murs blancs ou noirs. Certains exposants vont encore plus loin, intégrant des éléments immersifs. Imaginer de belles scénographies fait partie des choses les plus importantes à l'Urban Art Fair.

Les collectionneurs d'art urbain ont-ils changé en dix ans ?

Le profil des collectionneurs a évolué, mais certaines constantes demeurent. Comme dans l'art contemporain, l'âge moyen des acheteurs se situe entre 30 et 50 ans. Ce sont souvent des professions libérales, des entrepreneurs, ou encore des couples qui partagent cette passion. L'accessibilité financière joue un rôle clé : le parterre moyen des œuvres se situe entre 2000 et 8000 euros. Avec des solutions comme le leasing, l'achat d'art est devenu plus accessible aux professionnels, qui peuvent l'intégrer à leurs investissements. Il faut aussi distinguer deux types de collectionneurs : ceux qui viennent de l'art contemporain et diversifient leur collection, et ceux qui sont exclusivement tournés vers l'art urbain.

Quelle est sa place sur le marché de l'art ?

L'art urbain prend une place de plus en plus importante et, dans 50 ans, il sera incontournable. Il est ancré dans une époque et une culture – hip-hop, propagande, street culture – qui le rendent identifiable et marquant dans l'histoire de l'art. Aujourd'hui, il occupe une place intermédiaire sur le marché, avec quelques ventes marquantes chez Sotheby's ou Christie's, mais encore peu fréquentes. Aux États-Unis, il n'arrive pas vraiment de ventes aux enchères dédiées à l'art urbain, contrairement à la France où des figures comme Arnaud Olivenne et la maison Digid ont structuré un marché plus actif. À l'international, en dehors des grands noms comme Banksy, Haring ou Basquiat, les maisons de ventes restent prudentes, laissant le marché évoluer naturellement.

Urban Art Fair Paris, du 24 au 27 avril, 4 rue Eugène Spuller, Paris 75003

« DANS 50 ANS, L'ART URBAIN SERA INCONTOURNABLE SUR LE MARCHÉ DE L'ART CONTEMPORAIN. »

INIGO SESMA

« Sa manière de représenter ses voyages aux États-Unis - que ce soit à travers les gens, les voitures ou les parkings - se distingue par son trait unique. C'est un grand peintre avec un style qui ne se limite pas à l'impressionnisme. Il possède une véritable signature, qui s'inscrit dans la dynamique actuelle des peintres espagnols. »

@inigosesma

ANDREY BERGER

« C'est un artiste que peu de gens connaissent ici, mais qui connaît une belle notoriété en Russie. Il représente la transition entre le graffiti et l'architecture, avec une sensibilité au design. Il collabore avec des hôtels et des musées pour créer des œuvres en volume. Il incarne le lien naturel entre l'architecture et le graffiti. »

@andreyberger

MARTHA COOPER

« C'est la référence féminine de l'art urbain, avec même sa propre poupée Barbie. C'est la photographe légendaire du graffiti, qui a immortalisé les trains new-yorkais ayant leur nettoyage progressif des 1980s, l'âme du mouvement ; elle sera exposée aux côtés de Logan Hicks, un maître du pochoir new-yorkais. »

@marthacoopergram

SIX SORTIES STREET ART À NE PAS MANQUER

À PARIS

«Alphabets Signs (Side A)

Rammellzee

jusqu'au 11 mai puis du 12 juin au 7 septembre.
Palais de Tokyo • 13, avenue du Président Wilson
16^e • 01 43 97 35 88 • palaisdetokyo.com

Une exploration du travail de l'artiste américain à travers ses différentes techniques (écriture, peinture, spray, lampe à huile...) et ses motifs de prédilection (la litte, la tâche, le masque). L'exposition est pensée en deux actes : le premier à Paris, le second à Bordeaux (du 12 mai au 20 septembre 2026).

«Gérard Zlotykamien – Les éphémères»

jusqu'au 5 avril • galerie Math'Goth
(hors les murs) • 1, rue Alphonse Boudard • 13^e
06 63 01 41 50 • mathgoth.com

200 œuvres percutantes sur sacs en toile de jute : un support cher à Zlotykamien, lié à un événement vécu par sa mère lors de sa détention dans le camp de concentration de Bergen-Belsen, en Allemagne.

«futura – Rétrospectives»

du 25 avril au 19 octobre • La Fab. • place Jean-Michel Basquiat • Paris 13^e • 01 87 44 35 73
la-fab.com

Collectionneuse de futura depuis les années 1980, agnès b. présente à La Fab. une rétrospective de l'artiste américain. Pour l'occasion, elle réunit plus de 60 œuvres emblématiques de son style nové : entre abstraction et expression, entre art urbain et art institutionnel.

«Urban Art Fair Paris»

du 24 au 27 avril • Carré du Temple
4, rue Eugène Spuller • Paris 3^e • 06 83 83 93 30
urbanartfair.com

Rendez-vous annuel depuis 2006, cette foire internationale dédiée à l'art urbain rassemble une trentaine de galeries françaises et internationales (lire aussi p. 145).

À NANCY

«Aérosol – Une histoire du graffiti

en France, 1960-1985»

du 2 avril au 31 août • musée des Beaux-Arts de Nancy • 3, place Stanislas • 03 83 85 30 01
musee-des-beaux-arts.nancy.fr

Passé par le musée des Beaux-Arts de Rennes l'été dernier, le parcours, enrichi d'œuvres nouvelles, observe les héritages et les messages qui ont façonné l'art du graffiti dans l'Hexagone.

EN ALLEMAGNE

«illegal – Street Art Graffiti 1960-1990»

jusqu'au 30 juin • Historisches Museum Saar
Schlossplatz 15 • Saarbrücken
+49 681 506 45 06 • historisches-museum.org

Brisul fut l'un des premiers artistes à ne pas considérer le graffiti comme une simple forme spontanée d'art urbain. On le retrouve ici aux côtés de 120 autres artistes, avec des œuvres révolutionnaires et pour beaucoup illégales. L'exposition est axée sur le triangle Paris-Düsseldorf-Zürich, foyer ardent du street art et du graffiti.

PHOTOGRAPHIE : L'ARTISTE, COURTESY DE LA GALERIE

«Le marché a pris beaucoup de risques en proposant des travaux愚蠢. Mais quand une architecture n'est pas, on a le droit de nous permettre n'importe quoi, au contraire de l'opposition élégante.



SIX SORTIES STREET ART À NE PAS MANQUER

À PARIS
«Alphabets Signs (Side A) Rammellzee
jusqu'au 11 mai puis du 12 juin au 7 septembre. Palais de Tokyo • 13, avenue du Président Wilson 16 ^e • 01 43 97 35 88 • palaisdetokyo.com
Une exploration du travail de l'artiste américain à travers ses différentes techniques (écriture, peinture, spray, lampe à huile...) et ses motifs de prédilection (la litte, la tâche, le masque). L'exposition est pensée en deux actes : le premier à Paris, le second à Bordeaux (du 12 mai au 20 septembre 2026).
«Gérard Zlotykamien – Les éphémères»
jusqu'au 5 avril • galerie Math'Goth (hors les murs) • 1, rue Alphonse Boudard • 13 ^e 06 63 01 41 50 • mathgoth.com
200 œuvres percutantes sur sacs en toile de jute : un support cher à Zlotykamien, lié à un événement vécu par sa mère lors de sa détention dans le camp de concentration de Bergen-Belsen, en Allemagne.
«futura – Rétrospectives»
du 25 avril au 19 octobre • La Fab. • place Jean-Michel Basquiat • Paris 13 ^e • 01 87 44 35 73 la-fab.com
Collectionneuse de futura depuis les années 1980, agnès b. présente à La Fab. une rétrospective de l'artiste américain. Pour l'occasion, elle réunit plus de 60 œuvres emblématiques de son style nové : entre abstraction et expression, entre art urbain et art institutionnel.
«Urban Art Fair Paris»
du 24 au 27 avril • Carré du Temple 4, rue Eugène Spuller • Paris 3 ^e • 06 83 83 93 30 urbanartfair.com
Rendez-vous annuel depuis 2006, cette foire internationale dédiée à l'art urbain rassemble une trentaine de galeries françaises et internationales (lire aussi p. 145).
À NANCY
«Aérosol – Une histoire du graffiti
en France, 1960-1985»
du 2 avril au 31 août • musée des Beaux-Arts de Nancy • 3, place Stanislas • 03 83 85 30 01 musee-des-beaux-arts.nancy.fr
Passé par le musée des Beaux-Arts de Rennes l'été dernier, le parcours, enrichi d'œuvres nouvelles, observe les héritages et les messages qui ont façonné l'art du graffiti dans l'Hexagone.
EN ALLEMAGNE
«illegal – Street Art Graffiti 1960-1990»
jusqu'au 30 juin • Historisches Museum Saar Schlossplatz 15 • Saarbrücken +49 681 506 45 06 • historisches-museum.org
Brisul fut l'un des premiers artistes à ne pas considérer le graffiti comme une simple forme spontanée d'art urbain. On le retrouve ici aux côtés de 120 autres artistes, avec des œuvres révolutionnaires et pour beaucoup illégales. L'exposition est axée sur le triangle Paris-Düsseldorf-Zürich, foyer ardent du street art et du graffiti.

Au bon buzz

POUBELLE LA VIE

Murmure, duo de street artistes, fait de l'écologie le thème de ses créations. Militier, par la beauté.

Un couple enlacé, les visages emballés dans des sacs-poubelle ; une queue de baleine sortant majestueusement de l'eau, elle aussi prisonnière d'un sac à ordures noir... L'obsession du duo Murmure pour le plastique est le reflet de son inquiétude face à la pollution. Paul Ressencourt et Simon Roche (nés en 1981 et 1983) se sont rencontrés aux Beaux-Arts de Caen, avant de passer à l'acte dans la rue en 2010. D'abord des collages à l'échelle 1 de dessins au fusain, d'un réalisme étonnant. Puis est arrivée la série noire autour du sac-poubelle, qui les a vraiment fait connaître. Depuis 2017 et leur première expo en galerie, leur style a pris des couleurs : le duo peint des natures mortes, avec les étiquettes collées sur les fruits pour dénoncer leurs empreintes carbone ; ou développe une série sur la fonte des glaces, avec des plagistes sur des icebergs à la dérive. Une constante cependant : que ce soit sur mur ou sur toile, son militantisme est permanent, saupoudré de poésie et d'humour absurde qui le rend accessible. Pour fêter quinze ans d'activisme, Murmure publie sa première monographie et signe l'affiche de l'Urban Art Fair,



Le sac à ordures en plastique : symbole et obsession du duo Murmure.

la foire parisienne de l'art urbain : on y voit un agent d'entretien qui efface une affiche du street artist Obey, tout en portant un tee-shirt Obey. Institutionnalisation, marchandisation, quête de sens... Tous les paradoxes de l'art urbain, en une image. — O.G.

| Urban Art Fair | Du 25 au 27 avr., ven.-sam. 11h-20h, dim. 11h-19h | Carreau du Temple, 4, rue Eugène-Spuller, 3^e | 10-15 €.

| Murmure street. L'art d'être engagé, éd. Alternatives, 176 p.

URBAN ART FAIR, LA RUE AU TEMPLE

Fresque de Lek et Sowat réalisée sur le Carreau du Temple à l'occasion d'Urban Art Fair 2023.



Créée en 2016 par Yannick Boesso, Urban Art Fair, la première foire internationale

consacrée à l'art urbain, revient du 24 au 27 avril, sous la halle du Carreau du Temple, en plein cœur de Paris. Pour cette 9^e édition, 43 exposants français et étrangers, soit 11 pays représentés, ont été sélectionnés. Parmi eux, 26 participent pour la première fois à l'événement, à l'instar de Thinkspace (Los Angeles), Museum of Graffiti (Miami), Kallénbach (Amsterdam) ou encore Wanrooij (Amsterdam). Plusieurs solo shows sont à découvrir et même un duo show de Martha Cooper et Logan Hicks chez Pascaline Mazac (Paris). — M. P.

❶ **Urban Art Fair, Carreau du Temple,**
4, rue Eugène-Spuller, Paris-3^e,
du 24 au 27 avril, www.urbanartfair.com

L'oeil FOIRES & SALONS

Nos idées de sorties

ÎLE-DE-FRANCE | Spectacles, animations... Chaque semaine, nous sélectionnons pour vous des rendez-vous à ne pas manquer, en famille ou entre amis.



Un petit ciné-philo ?

Ciné-primo : Le Trianon propose une séance de ciné-philo-anime et « OTI : la Voix de la forêt ». Ce film d'animation de Tim Harper raconte la vie d'un jeune orang-outan sauvé des parents à la suite d'un feu de forêt. Il grandit dans une réserves, entouré d'autres animaux, devenant sociable. Un jour, elle part à la recherche de sa famille. Dans sa quête, elle va découvrir la beauté de la nature et ce qu'il renvoie. La projection sera suivie d'une animation interactive en forêt, durant une heure, assurée par la Maison de la philo, en partant des thématiques du film. **Ciné-primo :** « OTI : la Voix de la forêt », au Trianon à Bâtonnade (Eure-et-Loir). On danse à 14 h 30. À partir de l'anc. de 9,74 €.



Le grand amour version bollywood

« Daydau » donne vie à l'histoire d'amour la plus célèbre de la littérature indienne sous le forme d'une comédie-musicale. Le spectacle met en scène dans des costumes chrysanthes, des effets spéciaux et des décors prenent hauts en couleur, un triangle amoureux. Le public est transporté dans les rues couvertes de Calcutta au début des années 1900. Extravagance musicale, chorégraphies exaltantes et histoire d'amour déchirantes. Le Woodstock dans toute sa splendeur. « Ghatas », au Grand Théâtre, 15, jusqu'au 11 mai. Du vendredi à 14 heures et 19 heures. A partir de 40 €.

Du théâtre à domicile

La 1^{re} édition du festival chez l'habitant dans ma maison vous invite à venir, honneur la voisine. Le-métron en solde et chérigraphie Philippe Jarret, minotaure du comédien, propose à huis clos. Il se raconte à travers des histoires de rejets et de plats. Ce dimanche, à 15 heures, le public peut aller chez William où chaque repas est une célébration des saveurs et des lieux, dans la grande maison de Baptiste et Colette où les familles de la famille s'asseyent, autour de la table, ou encore chez Geneviève qui perpétue la recette des crêpes de sa grand-mère Chantal. Assez, il me garant sur réservation au 06.07.14.01.40, ou 06.07.14.42.03, ou sur le site du théâtre des Halles de Paris.



On pédale au parc Floral

Fédérer les amoureux de la petite roue, le temps d'un week-end, pour tester plus de 650 nouveaux modèles de vélos, échanger sur les pratiques, trouver des accessoires utiles ou fautifs auprès de 100 exposants. Le festival Vélo-in Paris met en lumière la pluralité des pratiques : vélo urbain, électrique, cargo, cyclotourisme ou encore le handvélo. Le public peut essayer les deux-roues sur une piste cyclable de 1 km, une course de dressage réservée aux plus petits, et des animations autour de la sécurité routière rassurant les parents. Vélo-in Paris, au Parc floral [10^e], ce dimanche de 10 heures à 18 heures. Gratuit. Accès par un entrée, la Chênevier du Roy, Châtaignier Pyramide.



Hall u need
is fun !

Les complexes de loisirs se multiplient en Région-France. Héli'Stade Noid a ouvert à Ciron-Saintin le 10 avril, sur 5 000 m². Il regroupe un restaurant, un bar, un bowling de 12 pistes, cinq salles de luxe où des musiciens des années 1950 à 1990, du minigolf indoor, une centaine de jeux d'arcade, du shuffle-board 2.0, un jeu en ligne le curling ou la pétanque, un Bit Pong, qui fusionne le tennis de table et le jeu vidéo vintage. Les plus petits (jusqu'à 12 ans) se régaleront dans une aire de toboggans, d'obstacles et de parcours aquatiques. Héli'Stade à Wissous (Essonne-Marne), ouvert les week-ends, en dimanche de 10 heures à 17 heures.



SOMMAIRE WEB / RS

Culture ▾ 22 avril 2025

YANNICK BOESSO : « UN MOUVEMENT EN SOI »



Partager

f X in e o

Dix ans après sa création, Urban Art Fair redéfinit l'art urbain. Plus internationale que jamais, l'édition 2025 de Yannick Boesso explore le street art sous toutes ses formes, du hacking urbain au muralisme. Interview street art.

Vous êtes passé de l'industrie musicale à l'organisation d'expositions et avez fondé Urban Art Fair en 2016. Comment l'événement a-t-il évolué ?

Yannick Boesso : En 2016, l'art urbain connaît un vrai boom, dix ans après les premières ventes aux enchères chez Artcurial. Le marché se structurait et nous voulions réunir les galeries et artistes liés à cet écosystème, ce qui n'avait jamais été fait. Au départ, l'objectif était de montrer un large éventail de l'art urbain. Aujourd'hui, nous tendons vers une approche plus contemporaine. L'évolution du salon, c'est aussi celle de notre vision. On ne se contente pas d'accueillir ce qui vient à nous, nous cherchons vraiment des projets qui nous ressemblent. Cette année, le salon est plus international que jamais : sur 42 exposants, 11 pays représentés. Et surtout, 50 % de nouvelles galeries. Se réinventer est essentiel, et après presque dix ans, nous sommes moins dépendants du marché et posons nos propres choix.

Quelle est votre vision de la foire ?

Il s'agit d'élargir la façon dont on identifie aujourd'hui l'art urbain. C'est vraiment l'art dans la ville, et la ville comme une œuvre d'art également. Réfléchir également à une forme architecturale à intégrer à notre salon. Sans oublier le hacking urbain, c'est-à-dire utiliser le digital dans l'espace public.

L'art urbain est par nature éphémère et spontané. Comment capter cette énergie dans un cadre comme une foire ?

Certains murs commandés, appelé le « muralisme », restent dans le patrimoine. Ces fresques ont de moins en moins vocation à être repeintes, puisqu'elles représentent de gros budgets. En salon, en huis clos, il faut donner des clés de compréhension au public. Comme le dit Nicolas Laugero-Lasserre, dans ce passage entre la rue et le studio, on se demande : qu'y perd-on ? Qu'y gagne-t-on ? L'artiste a-t-il perdu l'aspérité, le contexte ? Ou au contraire, a-t-il trouvé une forme d'intemporalité en travaillant en atelier ? Il n'y a pas de règle, c'est subjectif. Je me pose moi-même la question : l'œuvre studio d'un artiste issu de la rue devient-elle intemporelle ? Si oui, pourquoi ?

Allez-vous dans la rue pour dénicher les artistes ?

Pas vraiment, je passe plutôt par les réseaux sociaux et les expositions. Ce que je regarde le plus, c'est plutôt le graffiti, les tags, ce qu'on croise au détour d'un chemin, souvent d'artistes méconnus, mais talentueux. Mais pour le marché de l'art, ce n'est pas comme de cette façon qu'on sélectionne la plupart du temps. Néanmoins, il y a un contre-exemple intéressant : Agnès B., une pionnière. En 2016, pour Urban Art Fair, elle a demandé à ses équipes de retrouver un artiste qu'elle avait vu dans la rue six mois plus tôt : Kraken, qui fait des pieuvres. C'est lui qu'elle a présenté. Donc ça arrive, mais cela reste rare. De notre côté, nous suivons les artistes et les galeries sur le long terme, notamment via les réseaux sociaux, qui sont devenus un outil incroyable pour partager et faire connaître l'art urbain.

La thématique de cette année semble être le mélange, entre Miami, LA, Singapour, Montgomery, l'Europe...

Oui, nous collaborons avec le ministère de la Culture de Singapour, qui fait venir dix artistes. Nous travaillons déjà avec eux depuis un moment, et il est probable qu'on organise Urban Art Fair là-bas. Il y a aussi une délégation de Montgomery, en Alabama, ville clé des droits civiques aux États-Unis. Urban Art Fair présente un grand mur de 20 mètres avec une curation d'artistes que j'ai découverts à Montgomery. J'y vais depuis trois ans pour accompagner des artistes en muralisme, et cette année, c'étaient les Monkey Birds. On y réalise aussi des films documentaires qu'on présente ici. Nous recevons des artistes majeurs, des galeries avec lesquelles nous n'avions jamais travaillé. C'est la découverte.

Banksy vous a-t-il inspiré pour Urban Art Fair Paris ?

Son film, *Faites-le mur*, m'a marqué. Il montre comment on peut créer un artiste et vendre n'importe quoi avec les bons prescripteurs. C'est une prise de conscience réussie, portée par un génie dont l'art fait réfléchir. Ses œuvres, souvent sociales, rendent l'art urbain accessible et percutant, à n'importe qui, à n'importe quel prix. Ça a été un déclencheur pour moi, j'ai eu envie de creuser plus loin.

Le Carreau du Temple est le lieu historique de la Foire, qu'apporte-t-il à l'événement ?

La Foire a aussi eu lieu à New York en 2017 et sous d'autres formats, mais le Carreau du Temple est notre ancrage. On y est arrivé peu après sa réouverture, donc on a grandi ensemble. Ce lieu a une vraie âme : ancien marché, vestiges templiers, architecture remarquable... Et surtout, il offre une lumière naturelle, rare pour une foire. Certes, cela complique parfois l'éclairage des œuvres, mais leur confère du caractère. C'est aussi un lieu qui nous a aidés à structurer notre modèle, grâce à son expérience des foires et son réseau de partenaires.

Avez-vous envisagé un autre lieu ou un format itinérant ?

Je veux garder cette implantation au Carreau du Temple, elle a du sens. J'ai pensé à un format plus grand, comme le Grand Palais, mais ce n'est pas d'actualité. En revanche, l'objectif est d'exporter Urban Art Fair à l'international, à Singapour, Miami ou ailleurs, d'ici deux ans.

Quelle place occupe la scénographie dans cette 9e édition ?

Comme le disait Marcel Duchamp, la manière dont on présente une œuvre conditionne sa compréhension. L'art urbain est un art contextuel : il faut savoir recréer des ambiances sans tomber dans le cliché des briques et de la rue. Chaque année, les exposants travaillent davantage la mise en scène, et nous avons vocation à les accompagner dans cette démarche. Cette année, la Galerie Belge Buronzu expose Danny Cortes, un artiste new-yorkais spécialisé dans les décors de théâtre et les miniatures urbaines. Leur stand sera une reconstitution d'une station de métro de Bushwick, un lieu emblématique du graffiti à Brooklyn. Nous avons aussi joué avec les couleurs et les fonds, pour encourager les galeries à ne pas se limiter aux murs blancs ou noirs. Certains exposants vont encore plus loin, intégrant des éléments immersifs. Imaginer de belles scénographies fait partie des choses les plus importantes à l'Urban Art Fair.

« DANS 50 ANS, L'ART URBAIN SERA INCONTOURNABLE SUR LE MARCHÉ DE L'ART CONTEMPORAIN. »

Les collectionneurs d'art urbain ont-ils changé en dix ans ?

Le profil des collectionneurs a évolué, mais certaines constantes demeurent. Comme dans l'art contemporain, l'âge moyen des acheteurs se situe entre 30 et 50 ans. Ce sont souvent des professions libérales, des entrepreneurs, ou encore des couples qui partagent cette passion. L'accessibilité financière joue un rôle clé : le panier moyen des œuvres se situe entre 2000 et 8000 euros. Avec des solutions comme le leasing, l'achat d'art est devenu plus accessible aux professionnels, qui peuvent l'intégrer à leurs investissements. Il faut aussi distinguer deux types de collectionneurs : ceux qui viennent de l'art contemporain et diversifient leur collection, et ceux qui sont exclusivement tournés vers l'art urbain.

Quelle est sa place sur le marché de l'art ?

L'art urbain prend une place de plus en plus importante et, dans 50 ans, il sera incontournable. Il est ancré dans une époque et une culture – hip-hop, propagande, street culture – qui le rendent identifiable et marquant dans l'histoire de l'art. Aujourd'hui, il occupe une place intermédiaire sur le marché, avec quelques ventes marquantes chez Sotheby's ou Christie's, mais encore peu fréquentes. Aux États-Unis, il n'existe pas vraiment de ventes aux enchères dédiées à l'art urbain, contrairement à la France où des figures comme Arnaud Oliveux et la maison Digard ont structuré un marché plus actif. À l'international, en dehors des grands noms comme Banksy, Haring ou Basquiat, les maisons de ventes restent prudentes, laissant le marché évoluer naturellement.

Urban Art Fair Paris, du 24 au 27 avril, 4 rue Eugène Spuller, Paris 75003

Par Raphaël Baumann

Paris : 6 œuvres de Street Art à admirer sans tarder au salon Urban Art Fair

Arts et Expositions

Par boatto77 le 25.04.2025

Jusqu'au 27 avril, Urban Art Fair revient au Carreau du Temple à Paris. La charmante foire de Street Art propose cette année un savant mélange entre figures historiques, artistes émergents et scène internationale. Sculptures, peintures, collages, graffitis, pochoirs... Tous les ingrédients sont réunis pour une 9e édition réussie.

1/7 Un point de deal... de Street Art



Vue de l'extérieure du Carreau du Temple à Paris pour l'édition 2025 d'Urban Art Fair. Paris, 2025. © Agence Vérité / Contrasto / Getty Images

Avant même d'entrer au Carreau Temple, des premières œuvres de Street Art accueillent les visiteurs à l'extérieur. D'étranges chaussures roses sont ainsi suspendues à un fil dans les airs et sur la verrière de la façade du bâtiment. Cette installation a été commandée au collectif Rose Selavy. « Il s'agit d'un clin d'œil aux points de deal à New York, nous explique Yannick Boesso, fondateur et directeur artistique d'Urban Art Fair. Les artistes ont repris les codes de la rue de façon très graphique pour indiquer que la foire est un point de deal de Street Art. » Une intervention discrète mais surprenante.

2/7 La place du Street Art aujourd'hui



Murmure, Obey I, 2025, acrylique sur toile, présentée sur le stand de Mazel Galerie à UrbanArt Fair, Carré du Temple, Paris 2025. © Agathe Hélier/Connaissance des Arts.

Chaque année, UrbanArt Fair offre son attache à un Street Artiste participant. Pour l'édition 2025, le duo français Murmure (Mazel Galerie) propose une peinture qui questionne la place du Street Art aujourd'hui. Il représente un agent d'entretien qui porte un t-shirt Obey et qui efface un collage du célèbre artiste urbain, jouant ainsi sur le comique de situation. Cette scène contradictoire souligne l'absurdité du monde actuel qui reconnaît certains Street Artistes (tels qu'Obey ou Banksy) mais qui peut détruire les œuvres sauvages de ces mêmes artistes. En 2020, un pochoir de Banksy dans le métro londonien avait ainsi été nettoyé par la société Transport for London en raison de leur politique anti-graffiti.

3/7 Des figures phares du Street Art



Détail d'une œuvre d'Hopare exposée dans le hall de la Foire UrbanArt Fair, Carrousel du Temple, Paris, 2025. © Agathe Haussard/Connaissance des Arts

Au cœur de la foire trône une sculpture monumentale d'Hopare (Galerie Bayart), dévoilée pour la première fois en France, ainsi qu'une des ses grandes toiles, qui mêle courbes abstraites et visages, le tout ponctué de couleurs vibrantes. Connu pour avoir vendu O Re, son portrait du footballeur brésilien Pelé, à Kylian Mbappé pour 520 000 euros lors d'une vente caritative organisée par Artcurial en 2024, Hopare, de son vrai nom Alexandre Monteiro, est aujourd'hui une des figures phares du Street Art en France. D'Atlanta (États-Unis) au temple du Dalaï Lama (Tibet), en passant par le Forum des Halles à Paris, le Street Artist réalise des fresques dans le monde entier. Avec un atelier à Lisbonne et un autre dans l'Essonne, il explore différentes techniques telles que les azulejos, le bronze ou encore des œuvres sur bois.

4/7 Un duo show historique



Vue du duo show de Martha Cooper et Logan Hicks sur le stand de Pascaline Mazac au Urban Art Fair, Carré du Temple à Paris, 2023. ©Aymen Hakoun/Connaissance des Arts

À l'entrée de la foire, Pascaline Mazac présente un incroyable duo show réunissant Martha Cooper et Logan Hicks. On retrouve sur le stand d'un côté les clichés historiques de la célèbre photographe qui a documenté méticuleusement les métros et murs tagués du New York des années 1970 et 1980, et de l'autre des œuvres de celui qu'on surnomme le « maître du pochoir photoréaliste ». Cerise sur le gâteau, les deux artistes ont réalisé une série de peintures collaboratives où le pochoiriste a réinterprété une sélection d'images d'archives emblématiques de Martha Cooper dans des peintures au pochoir multicouches.

5/7 Du Street Art abstrait



Vue du duo show « Hétéromorphoses tactiques » d'Hydrane et Stoul sur le stand de la Lidwine Rupp Gallery à Art Basel Miami Beach, 2025. © Agence Hubert Chenevière / Agence des Arts.

Si les œuvres figuratives sont nombreuses cette année, plusieurs Street Artistes abstraits rayonnent dans la foire. C'est le cas du duo show d'Hydrane et Stoul, présenté sur le stand de la Lidwine Rupp Gallery. Les œuvres multicolores des deux artistes se font face et se réunissent dans une série d'œuvres à quatre mains où les lignes courbes d'Hydrane rejoignent la structure noire géométrique de Stoul.

6/7 L'art urbain au-delà du Street Art

Rahayu Retnaningrum, Space of Consciousness présenté sur le stand d'ellipse art projects à Urban Art Fair, Carrousel du Temple, Paris, 2025 (Agathe Hecquet/Connaissance des arts)

Pour sa première participation à Urban Art Fair, ellipse art projects (créé en 2020 à l'initiative d'Ellipse Projects, entreprise européenne spécialisée dans les infrastructures de pointe dans la santé et le digital en Afrique de l'Ouest et en Asie du Sud-Est) expose Rahayu Retnaningrum. Intitulé *Space of Consciousness*, le projet de l'artiste indonésienne est « une fenêtre ouverte sur un monde utopique dans lequel dialoguent des concepts opposés », explique ellipse art projects. Dans ces univers surréalistes postapolyptiques, qui rappellent les paysages vides de Giorgio de Chirico, Rahayu Retnaningrum réunit sa vision de la nature et de l'architecture contemporaine, et fait appel à des couleurs néons et fluos. Si l'artiste n'est pas liée directement au Street Art, elle représente des utopies urbaines et pose un regard décalé sur la ville. Un petit pas de côté, à la frontière de l'art contemporain, peut-être symptomatique de la place qu'occupe le Street Art aujourd'hui.

777 Urban Art Fair 2025



Maneli sur le stand de Thekspac Projects à Urban Art Fair, Carreau du Temple, Paris 2025. © Agathe Hérouet/Connaissance des Arts

« Urban Art Fair 2025 », Le Carreau du Temple, 4 rue Eugène Spuller, 75003 Paris, du 25 au 27 avril.

— Newsletter —

LUXE, ART & VOLUPTE
ONIRIQ



ONIRIQ



ACTUS MODE ▾ JOAILLERIE BEAUTÉ & BIEN-ÊTRE ▾ AUTO TABLE AIR ▾ LIFESTYLE STORYTELLING



Sur les pavés de Paris, l'art urbain nous donne rendez-vous

L'URBAN ART FAIR 2025 S'INSTALLE AU CARREAU DU TEMPLE DU 24 AU 27 AVRIL. UNIQUE FOIRE EN FRANCE DÉDIÉE À L'ART URBAIN, ELLE RÉUNIT 40 GALERIES ET PLUS DE 100 ARTISTES INTERNATIONAUX. ENTRE RUE ET MARCHÉ, UN RENDEZ-VOUS MAJEUR POUR COMPRENDRE LES ENJEUX D'UN MOUVEMENT EN PLEINE MUTATION.

11 Avr 2025



Désirée De
Lamarzelle

Il y a des ironies qui ne s'inventent pas. Comme ce type qu'on croise, sérieux dans son uniforme de nettoyage, gratteur zébré de pochoirs, t-shirt Obey vissé sur le dos. L'uniforme du rebelle devenu marque culte. Voilà le paradoxe tout entier de l'art urbain, et l'essence même de l'affiche imaginée par le duo Murmure pour l'**Urban Art Fair 2025**. Ce clin d'œil acide résume l'**ambivalence d'un mouvement qui s'est faufilé des murs jusqu'aux clôtures des galeries** – et qui, cette année encore, installe ses quartiers d'avril au **Carreau du Temple**, pour une 9^e édition en forme de manifeste.

<https://www.oniriq.fr/art/sur-les-paves-de-paris-lart-urbain-nous-donne-rendez-vous/>



Affiche Murmure Urban Art Fair, Paris 2025

Car cette foire, unique en France, a beau être le rendez-vous d'un marché désormais internationalisé, elle n'oublie pas d'où elle vient. Les bombes aérosol sentent encore la nuit et la clandestinité, même si elles sont désormais encadrées par des spots LED dans un white cube. Plus de **15 000 visiteurs** attendus, **40 galeries**, des artistes venus de Singapour, d'Alabama, de Paris ou de Lisbonne. Un écosystème que les maisons de vente ont bien compris. Les enchères « street art » ont quitté les catégories fourre-tout de l'art contemporain pour devenir un segment à part entière. Pourtant, la rue, elle, n'a pas rendu les armes. Beaucoup d'artistes continuent de produire dehors, parfois avec des autorisations, souvent sans. Et c'est là que tout se joue : dans cette tension entre atelier et bitume, entre galerie et palissade. La beauté brute du street art, c'est qu'il peut être à la fois muraliste et mercenaire, engagé et marchandisé, poétique et politique.

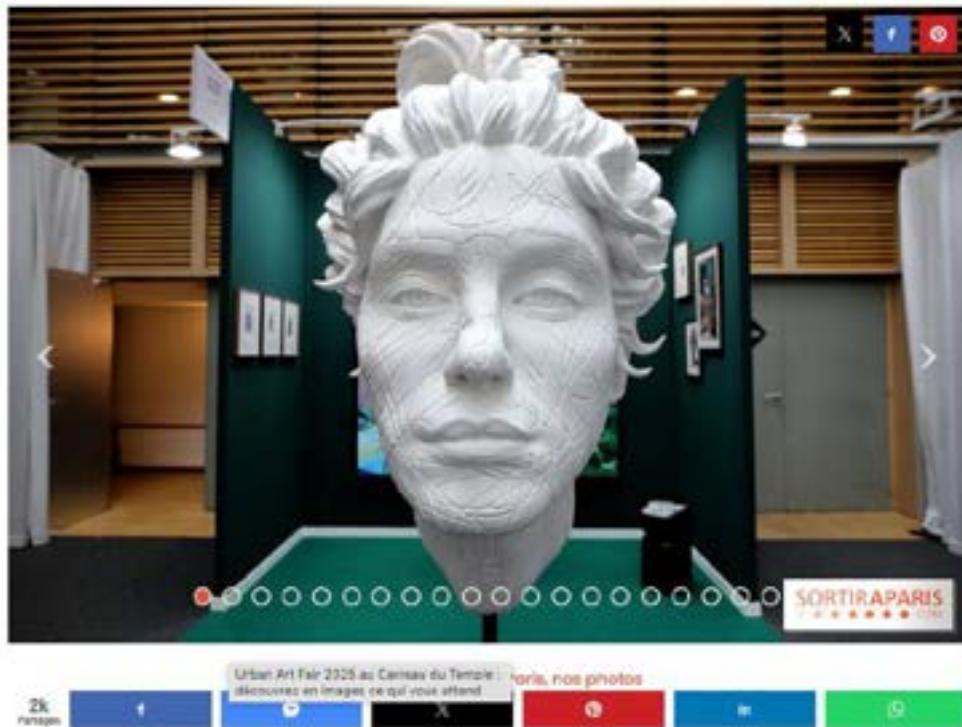
La **programmation** cette année pousse les murs. Des conférences sur l'Asie, le marché, l'histoire du hip-hop. Des projections : **Ambroise Prince, The Underbelly Project**. Des échanges transatlantiques avec **Montgomery (Alabama)**. Et une foule d'installations in situ, comme celle d'**Arnaud Liard** aux Galeries Lafayette Champs-Élysées, qui prend la relève d'Astro et de Seth.

Côté expos, l'onirique collectif singapourien **Block A** convoque la chimère pour interroger les identités plurielles de la ville-monde. Tandis que **Martha Cooper**, la mémoire vivante du graffiti new-yorkais, expose en duo avec **Logan Hicks**, qui redonne à ses clichés une seconde vie en pochoirs hyperréalistes. Ajoutez à cela le retour de **Hopare**, figure du graffiti français, qui présente en exclusivité sa sculpture conçue pour Lisbonne. C'est du lourd, et c'est à Paris.

Mais à mesure que l'art urbain devient institutionnalisé, que reste-t-il de sa rébellion ? Murmure pose la question, sans y répondre, dans une affiche qui donne à voir un monde où la contestation s'achète en rayon prêt-à-porter. La rue, domestiquée ? Pas si vite. Il suffit de sortir du Carreau du Temple à la tombée de la nuit, et de lever les yeux sur les murs. L'art urbain, comme un murmure, est encore là.

Urban Art Fair, Paris 2025 – du 24 au 27 avril au Carreau du Temple

URBAN ART FAIR 2025 À PARIS : DÉCOUVREZ EN IMAGES CE QUI VOUS ATTEND AU CARREAU DU TEMPLE



Par Caroline de Sortiraparis, My de Sortiraparis, Cécile de Sortiraparis, Graziella de Sortiraparis Photos par Caroline de Sortiraparis - Publié le 24 avril 2025 à 17h32

Le Carreau du Temple accueille la neuvième édition de la foire internationale d'art urbain : l'Urban Art Fair. Amateurs de street art, ne manquez pas cet événement à découvrir du jeudi 24 au dimanche 27 avril 2025. Au programme ? Le meilleur de l'art urbain international réuni en un seul et même endroit.

Galeries d'art, fresques murales, festivals, salons... Depuis plusieurs années déjà, le **street art** a conquis les coeurs des amateurs d'art et est au cœur de nombreuses **expositions**. C'est pourquoi depuis neuf ans maintenant, le **Carreau du Temple** ouvre ses portes à une grande **foire internationale d'art urbain** ! Vous l'aurez compris, le festival **Urban Art Fair** est de retour pour une nouvelle édition.

Le rendez-vous est donné : les artistes et les galeries françaises et internationales nous attendent du **jeudi 24 au dimanche 27 avril 2025**. C'est l'occasion de profiter d'une sélection surprenante et d'installations inédites. On découvre ainsi des dizaines de galeries venues du monde entier, et plus d'une centaine d'artistes issus du monde du street art. Colorée, ludique, insolite : cette foire nous permet de vivre un week-end riche en découvertes.

Pour cette édition 2025, **Urban Art Fair** réunit une centaine d'artistes, 43 exposants venus d'une dizaine de pays différents, dont 25 galeries qui exposent dans ce salon pour la première fois ou qui y font leur retour après quelques années d'absence.

<https://www.sortiraparis.com/loisirs/salon/articles/106056-urban-art-fair-2025-a-paris-decouvrez-en-images-ce-qui-vous-attend-au-carreau-du-temple>



Urban Art Fair est un rendez-vous incontournable pour les amateurs de street art et d'art urbain : de nombreux solo shows permettent de découvrir plus en détail ces peintres, sculpteurs et artistes contemporains. Plongez dans leurs univers, et découvrez tous les talents mis en avant lors de ce grand rendez-vous du **marché de l'art urbain**. Vous pouvez simplement déambuler parmi les œuvres ou bien acheter la pièce qui vous a tapé dans l'œil, afin de l'exhiber fièrement chez vous, dans votre salon.

Lors de cette neuvième édition, on peut admirer le travail de divers artistes français et internationaux, tels que Invader, Hopare, Add Fuel, RNST, Levalet, Pez, In the Woup, Alex Face, Abys, Stom500, Raider, Dawal, Dulk, Monkey Bird, Jérôme Mesnager... C'est l'occasion pour vous de croiser certains d'entre eux, parfois même en création live. Et tous les styles sont mis à l'honneur, avec des créations aux techniques diverses et variées ! Bref, une fois encore, cette foire d'art urbain devrait séduire les yeux des nombreux férus de street art, à la recherche d'un coup de cœur, ou simples curieux.



Comme toujours, ce **salon** est également l'occasion d'admirer des œuvres et des installations créées spécialement par les artistes. Lors de votre visite, prenez donc le temps de plonger dans ces expositions.

Ce **week-end**, à Paris, l'**art urbain** est donc à l'honneur à l'**Urban Art Fair 2025**, pour notre plus grand plaisir. Direction le **Carreau du Temple** pour s'en mettre plein les yeux.



SORTIRAPARIS
*****.COM



SORTIRAPARIS
*****.COM

Urban Art Fair 2025 : la première foire internationale dédiée à l'art urbain, fait son retour au Carreau du Temple du 24 au 27 avril



Vanessa Humphries

4 avril 2025



Urban Art Fair 2025

Le Carreau du Temple
4 rue Eugène Spuller
75003 Paris

Vendredi 25 avril 2025
de 11h à 20h
Samedi 26 avril 2025
de 11h à 21h
Dimanche 27 avril 2025
de 11h à 19h

Du 24 Avr 2025
Au 27 Avr 2025

Tarifs :
De 10 € à 15 € / Billet
+ catalogue : 25 € tarif plein | 20 € tarif réduit

Réservations en ligne
urbanartfair.com

La 9e édition de l'Urban Art Fair, événement international majeur dédié à l'art urbain, se déroulera du 24 au 27 avril 2025 sous la halle du Carreau du Temple. Au cœur de Paris, cet événement met à l'honneur l'art urbain sous toutes ses facettes, en proposant une sélection éclectique d'exposants nationaux et internationaux. Chaque année, plus de 40 galeries et 100 artistes sont mis en lumière à travers des scénographies immersives et marquantes.

Avec plus de 15 000 visiteurs, cette foire de renommée internationale s'est imposée comme un rendez-vous incontournable du printemps dans le paysage culturel parisien.

Depuis plus de 50 ans, l'art urbain a évolué, passant d'un mouvement underground à une forme artistique pleinement reconnue, intégrée à notre culture. Il trouve aujourd'hui sa place dans des institutions, galeries et foires internationales.

L'affiche D'UAF I PARIS 2025

Murmure est un duo d'artistes français formé par Paul Ressencourt et Simon Roché.

Depuis 2010, ils explorent des thèmes forts comme l'écologie, la société de consommation ou l'enfance à travers des œuvres mêlant interventions urbaines et travail en atelier. Leur approche allie fusain, sérigraphie, peinture et sculpture, avec une esthétique engagée et poétique. Inspirés par des artistes comme Banksy ou Ernest Pignon-Ernest, ils créent des récits visuels percutants, laissant le spectateur libre de son interprétation.

Dans le cadre d'Urban Art Fair I Paris 2025, Murmure a réalisé l'identité visuelle de cette neuvième édition.

À propos de l'œuvre

"Obey !"

À travers son art, Murmure joue avec le public pour mieux le confronter à ses propres contradictions. Il faut regarder de plus près chacune de leurs compositions pour en saisir les différents niveaux de lecture, qui dénoncent l'absurdité du monde actuel avec une touche d'humour et/ou d'ironie percutante. Ici, le duo propose une version idéalisée de leur collage réalisé dans la rue. Une texture de mur riche en matière et en couleurs, rendue possible par la superposition d'éléments artistiques (tags, graffs, effacements), qui forme des accidents graphiques et des textures uniques. Ils ont volontairement utilisé des couleurs vives, créant un contraste avec le célèbre travail des affiches en noir et blanc de Shepard Fairey. La composition met en avant le personnage du nettoyeur, positionné au centre, afin d'aiguiller le regard du spectateur sur l'élément perturbateur : le logo "Obey" sur le T-shirt, parfaitement placé au centre de l'œuvre. "Avec la même idée que beaucoup d'autres artistes avant nous (l'exemple le plus célèbre étant Banksy et l'effacement des peintures rupestres), voir notre travail (ou celui d'autres artistes) effacé par les services municipaux ne nous laisse pas indifférents."

C'est encore une fois l'absurde et/ou le comique de situation qui a intéressé le duo dans ce sujet. En effet, Obey est l'un des street artistes symboles de la rébellion et de la critique de la manipulation de masse, et son message, décliné en streetwear, est aujourd'hui devenu l'une des marques les plus importantes de cette culture. L'œuvre interroge... Le message, bien que politiquement et socialement provocateur à l'origine, perd-il de sa puissance lorsqu'il est élevé au rang de marque multinationale ? C'est ce paradoxe que le duo a souhaité mettre en avant dans cette œuvre. "Cette situation n'a rien d'irréel. Elle pourrait tout à fait exister. Il y a même certainement, ou plutôt probablement, des nettoyeurs de street art qui portent des vêtements Obey sans avoir conscience de l'ironie de la situation."

À travers cette œuvre, la question se pose : le street art incarne-t-il toujours cette forme de rébellion caractéristique de ses débuts ?

Conférences et projections – Auditorium du Carreau du Temple
Samedi 26 avril 2025

· 11h30-12h30

Conférence sur le marché de l'art avec Catawiki

· 14h-15h

Discussion avec François Gautret & Friends sur les archives du mouvement hip-hop, de production, de médias, d'expositions, et d'expérience internationale

· 15h30-16h

Conférence sur l'art urbain et l'Asie avec Julien Sato (Japon), Iman Ismail, Mojoko and ZERO (Singapour)

· 16h30-17h30

Diffusion du film d'Ambroise Prince (15min) suite à La conférence des oiseaux, l'œuvre murale des Monkeybird pour le projet MAP360 à Montgomery Alabama, suivi d'une discussion avec la délégation de Montgomery Art Project.

Intervenants : Sarah Betty Buller, Sophie Szpalski, Thomas West, Monkey Bird, Kalonji Gilchrist

· 18h-20h

Diffusion du film The Underbelly Project (1H13) de Logan Hicks, suivi d'une discussion avec Martha Cooper et Logan Hicks.

Hors les murs – Installation Galeries Lafayette Champs-Élysées

Arnaud Liard – Du 15 au 28 avril

Cette année encore, Urban Art Fair collabore avec les Galeries Lafayette Champs-Élysées dans le cadre d'une installation dans l'Atrium de ce magasin iconique de Paris.

Après Astro en 2023, l'artiste Seth en 2024, c'est au tour d'Arnaud Liard d'exposer une installation monumentale au cœur des Galeries Lafayette – Champs Elysées du 15 au 28 avril 2025.

Rencontres et expositions

The Block A Collective présente *CHIMERA: Hybrid Realities*, une exposition évocatrice qui s'inspire de la chimère mythologique et interroge les croisements entre héritage, modernité et influences globales. En partenariat avec Urban Art Fair et avec le soutien du Ministère de la Culture, de la Communauté et de la Jeunesse ainsi que du National Arts Council, dix artistes de Singapour ont réinventé le dynamisme de la vie urbaine dans la cité-État et exploré la fluidité de l'identité, de l'espace et du sentiment d'appartenance.

Urban Art Fair est, pour une nouvelle année consécutive, en partenariat avec MAP360. Un espace sur la foire racontera l'histoire de son échange transatlantique avec MAP360 au cours des cinq dernières années. Le mur présente des œuvres de huit artistes de Montgomery aux côtés de présentations multimédias mettant en lumière les projets réalisés à Montgomery par l'équipe Inside Out de JR, Hopare, JonOne et MonkeyBird.

Urban Art Fair est, pour une nouvelle année consécutive, en partenariat avec MAP360. Un espace sur la foire racontera l'histoire de son échange transatlantique avec MAP360 au cours des cinq dernières années. Le mur présente des œuvres de huit artistes de Montgomery aux côtés de présentations multimédias mettant en lumière les projets réalisés à Montgomery par l'équipe Inside Out de JR, Hopare, JonOne et MonkeyBird.

À l'occasion d'Urban Art Fair, une série de peintures collaboratives entre la photographe Martha Cooper et l'artiste pochoiriste photoréaliste Logan Hicks sera dévoilée, mettant en scène une sélection d'images issues des archives emblématiques de Cooper, réinterprétées en peintures au pochoir multicouches par Hicks. Ces œuvres collaboratives seront accompagnées des peintures architecturales emblématiques de l'œuvre de Hicks, ainsi que de photographies tirées des archives de Cooper sur le graffiti, l'histoire de New York et la culture du tatouage japonais. Martha Cooper dédicacera pendant la foire son nouveau livre Tokyo Tattoo 1970 sur le stand de Pascaline Mazac.

Hopare, figure incontournable du graffiti français et de la scène contemporaine internationale, dévoilera pour la première fois en France la sculpture créée pour la Mairie de Lisbonne, sa ville natale. Son installation pour Urban Art Fair navigue entre force et fragilité, dessin et marbre. Hopare est aussi le premier artiste ayant participé à la collaboration Urban Art Fair x Montgomery (Alabama) en 2020, projet que nous porterons avec lui sur le salon en présence d'une délégation d'Alabama venue nombreuse pour accompagner la présentation d'artistes locaux et du documentaire réalisé en 2025 avec les artistes bordelais Monkey Bird.



Vue d'une édition précédente de Urban Art Fair

AGENDA ART ACTU INSTALLATION STREET ART

Urban Art Fair s'invite aux Galeries Lafayette et offre une carte blanche à l'artiste Arnaud Liard du 15 au 27 avril

Vanessa Humphries
3 avril 2025

Urban Art Fair -
Carte Blanche
Galeries Lafayette
Champs-Élysées

Œuvres de : Arnaud
Liard

Galeries Lafayette -
Champs-Élysées
60 Av. des Champs-
Élysées
75008 Paris

Du 15 Avr 2025
Au 27 Avr 2025

urbanartfair.com

Pour la 3e année consécutive, les Galeries Lafayette s'associent à la foire internationale dédiée à l'art urbain et sont heureuses d'accueillir l'artiste Arnaud Liard au sein du grand magasin Champs-Élysées pour une carte blanche du 15 au 27 avril 2025.

Issu de la scène graffiti parisienne, Arnaud Liard explore plusieurs champs de recherches : l'abstrait, la figuration et la sculpture. Il s'intéresse à l'aléatoire de la destruction, aux paysages architecturaux déstructurés.

À l'occasion de cette carte blanche, l'artiste nous invite à plonger dans un univers hypnotique, où les couleurs éclatantes dessinent des paysages d'une autre dimension et propulse notre imaginaire dans un monde parallèle fascinant, porté par l'architecture du lieu.

"Cette œuvre monumentale fait partie de mon projet Mémoire de Lieu. Elle est composée d'objets récupérés dans divers lieux où j'interviens pour peindre ou installer des œuvres : centres d'art, terrains vagues...

Ces éléments, qu'ils soient en béton, pierre ou bois, conservent la mémoire des lieux où je suis passé. Je les valorise en appliquant des couleurs vives qui révèlent leurs formes et textures. Pour l'exposition aux Galeries Lafayette des Champs-Élysées, j'ai reproduit une pierre trouvée près d'un lieu d'exposition précédent. Cette pierre, initialement anecdotique, devient ici le point central du projet, symbolisant la continuité entre mes projets et le passage du temps. Mon travail consiste à peindre la ville, de l'immeuble à l'éclat de peinture sur un mur. Tout est source d'inspiration et peut devenir le sujet de mes œuvres"

Dans l'Atrium

Une sculpture monumentale, aux airs d'une météorite éclatante, les accueille au centre de l'atrium. À cette occasion, les colonnes sont recouvertes par les couleurs chromatiques chères à l'artiste : bleu, rose, orange et violet. Structure en bois recouverte d'une feuille d'aluminium et d'une toile contrecollée sculptée telle une pierre, puis peinte au pistolet par Arnaud Liard.

L'escalier

La visite se termine devant le majestueux escalier du magasin, où se déploie l'anamorphose de l'œuvre picturale *2 mai 2020*, présentée au Carreau du Temple au même moment.



Carte Blanche à Arnaud Liard / Urban Art Fair 2025 – Galeries Lafayette

À propos d'Arnaud Liard

Issu de la scène graffiti parisienne, Arnaud Liard explore plusieurs champs de recherches : l'abstrait, la figuration et la sculpture.

Après l'obtention d'un diplôme de peintre en lettres, il se consacre dès la fin des années 80 à la création de fresques murales.

En 2001, il co-fonde le collectif TRBDSGN avec les artistes Hobz et onde. Conçu comme un laboratoire multidisciplinaire, le studio TBDSGN explore les univers du design d'objet, la scénographie, le design graphique, et pour Arnaud Liard cette époque marque le début de ses recherches picturales sur toile.

L'artiste s'inspire de ce qu'il nommera plus tard "L'esthétique du chaos" pour réaliser ses œuvres. Il s'intéresse à l'aléatoire de la destruction, aux paysages architecturaux déstructurés, les trottoirs de goudron maintes fois rapiécés, aux textures des vieux murs qui peuplent nos villes. Il se nourrit de ces petites et grandes imperfections.



Arnaud Liard @ Nicolas Verny

Décorant aussi bien des intérieurs, des parkings ou les murs des villes, Arnaud Liard a dessiné de nombreuses fresques colorées qui résonnent avec l'architecture dans lesquelles elles se déploient. Il crée aussi des compositions abstraites et figuratives sur toile et sur béton, jouant ainsi avec la texture et le coloris de cette matière.

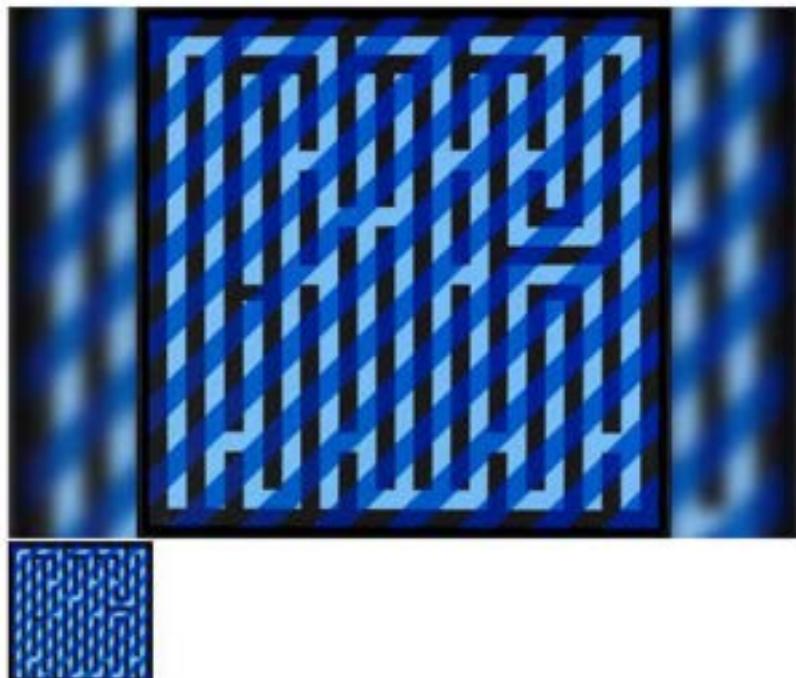
L'artiste s'est aussi distingué par la création d'oeuvres monumentales : sculptures aux dimensions exceptionnelles qui reprennent les thèmes développés dans ses peintures : des compositions abstraites colorées et déstructurées, mettant en relief ces motifs, ou des sujets urbains.



[Source : communiqué de presse]

**Le plus grand salon dédié à l'art urbain,
l'Urban Art Fair, investit le Carreau du
Temple**

LE CARREAU DU TEMPLE
Du 24 au 27 avril 2025



C'est le plus grand salon dédié à l'art urbain. Urban Art Fair nous en fait voir de toutes les couleurs avec ses graffitis géants, ses installations pop et ses collages délirants.

Entre icônes reconnues et talents émergents, le salon nous offre un véritable condensé de créativité brute : les portraits entrelacés de Hom Nguyen mèlent aux créations de JonOne, lorsque les pixels d'Invader survolent les dessins hyperréalistes de Monkey Bird. Entre les écritures inextricables de L'Atlas et les silhouettes de Jérôme Mesnager, les street artistes du monde entier font du Carreau du Temple leur terrain de jeu. À vos bombes !

LE CARREAU DU TEMPLE

Du 24 au 27 avril 2025

4 rue Spuller, 75003 - M° Temple (3)

Ven. et sam. 11h-20h, dim. 11h-19h

Tarif 15 € - TR : 10 € - Gratuit -12 ans

[Plus d'informations](#)

Urban Art Fair, 9e édition au Carreau du Temple !

- ⌚ Du 24/04/2025 au 27/04/2025
- 📍 [Le Carreau du Temple | Paris](#)
- € Tarifs de 10€ à 15€ | Réservation conseillée

L'immanquable rendez-vous du marché de l'art urbain fête son neuvième anniversaire au Carreau du Temple du jeudi 24 au dimanche 27 avril 2025 !

Le salon

L'incontournable rendez-vous du marché de l'art urbain célèbre son neuvième anniversaire au Carreau du Temple. Panorama des différents courants, la manifestation s'adresse aux néophytes autant qu'aux passionnées. Urban Art Fair est la première foire internationale dédiée à l'art urbain, créée en 2016 par Yannick Boesso, président et fondateur. Depuis neuf ans, elle se tient sous la Halle du Carreau du Temple, en plein cœur de Paris, et rassemble environ 40 galeries françaises et internationales qui proposent de découvrir les œuvres de plus de 100 artistes. Toujours entrelacée d'une programmation live - installations, rencontres, performances - Urban Art Fair est une foire établie qui doit son succès à l'exigence de sa programmation artistique, à découvrir dans un cadre convivial, s'érigeant en événement de premier plan du printemps à Paris.

Infos pratiques :

- Jeudi 24 avril 2025 de 18h à 22h : Vernissage (sur invitation)
- Vendredi 25 avril 2025 de 11h à 20h
- Samedi 26 avril 2025 de 11h à 20h
- Dimanche 27 avril 2025 de 11h à 19h

Salon accessible aux personnes malentendantes.

Public : adultes.

Accessible aux personnes à mobilité réduite.

Accessible aux personnes déficientes visuelles.

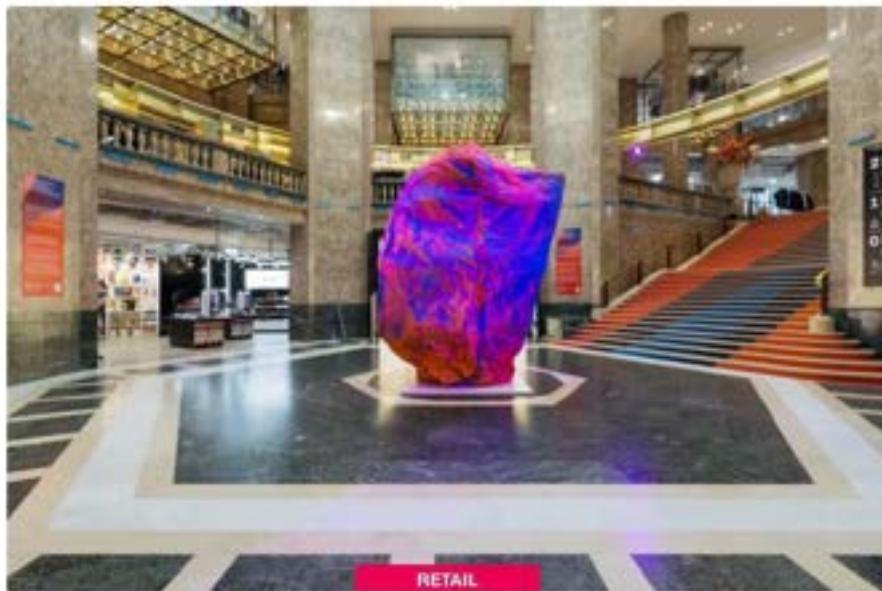
Accessible aux personnes déficientes auditives.

Transports en commun :

- Métro -> 3 : Temple (Paris) (226m)
- Bus -> 2075 : Square du Temple (Paris) (126m)
- Vélib -> Mairie du 3ème (22.33m)

Calculez votre itinéraire sur GéoVélo.

Galeries Lafayette Champs-Élysées : nouveau lieu de vie artistique et nocturne à Paris



Urban Art Fair 2025. Exposition d'Arnaud Liard, Galeries Lafayette Champs-Élysées. Credit: Loris Tolomei

By Florence Julianne

21 avr. 2025

W f in ®

L'atrium des Galeries Lafayette Champs-Élysées est un espace d'accueil pour des happenings artistiques : sculpture d'Arnaud Liard jusqu'au 28 avril 2025, en amont de l'Urban Art Fair, concert de Jonathan Fitoussi et performance de Diane Chéry, le soir du 11 juin 2025.

Côté mode, la grande tendance du moment est de sortir de sa zone de compétences – la vente d'articles de mode, de cosmétiques et de produits lifestyle – pour créer des liens avec d'autres secteurs d'activité : le design, l'art, l'hôtellerie, le sport, etc. Ce, pour renouveler l'envie de consommer, car derrière chaque action, aussi légitime soit-elle, se faufile une réalité commerciale.

Cependant, l'engagement du groupe Galeries Lafayette pour l'art ne date pas d'hier. Après avoir fermé La Galerie des Galeries, le groupe créait, en 2013, la fondation « Lafayette Anticipations », située dans le Marais parisien. Sa mission ? Soutenir les artistes et créateurs contemporains (arts visuels, design, mode et arts vivants), leur fournir des moyens de production et organiser des expositions, des ateliers et des événements qui favorisent l'échange entre les artistes et le public.

Quand l'art urbain se marie avec une sélection mode haut de gamme

Aussi, afin de conjuguer ses actions avec le public de l'Urban Art Fair, qui se tiendra du 24 au 27 avril 2025 et réunira une quarantaine de galeries au Carreau du Temple, les Galeries Lafayette Champs-Élysées ont fait appel à Arnaud Liard, un artiste français connu pour ses fresques murales (« Mur Oberkampf » Paris, « Rejoins-moi » Rouen, etc.).



Urban Art Fair 2025, Exposition d'Arnaud Liard, Galeries Lafayette Champs-Elysées. Crédit: Lou Joffre

Jusqu'au 28 avril 2025, l'artiste habille l'atrium du grand magasin avec une sculpture monumentale, semblable à une météorite. Réalisée en bois, recouverte de feuilles d'aluminium et de toile sculptée, elle est peinte au pistolet dans une explosion de couleurs – bleu, rose, orange, violet – signature de l'artiste. Trois petites œuvres similaires sont aussi exposées. L'escalier iconique des Galeries Lafayette Champs-Elysées est également décoré aux couleurs d'Arnaud Liard.



Galeries Lafayette Champs-Élysées / Arnaud Liard Credits: Galeries Lafayette

« Pour cette exposition, j'ai reproduit une pierre trouvée près d'un lieu d'exposition précédent, indique l'artiste dans le communiqué. Cette œuvre monumentale fait partie de mon projet « Mémoire de Lieu ». Elle est composée d'objets récupérés dans divers endroits où j'interviens pour peindre ou installer des œuvres. »

Le Marais Mood

ACTUALITÉ SORTIR ▾ BOIRE & MANGER ▾ BOUTIQUES ▾ CULTURE ▾ BEAUTÉ FITNESS HÔTELS LOOK DE RUE  

Urban Art Fair au Carreau du Temple



Urban Art Fair au Carreau du Temple, via Carreau du Temple

Urban Art Fair 2025 s'apprête à nous bluffer avec les artistes du marché de l'art contemporain liés au graffiti.

Du 24 au 27 avril, le [Carreau du Temple](#) se transforme en terrain de jeu géant pour **une centaine d'artistes urbains** venus des quatre coins de la planète. Au menu : une quarantaine de galeries, dont 25 petits nouveaux, qui déplient leurs plus beaux détours pour séduire collectionneurs et curieux.

Cette année, la foire mise sur un cocktail explosif d'artistes confirmés et de jeunes talents ambitieux. On y croisera aussi bien les incontournables **Invader**, l'artiste de rue français célèbre pour ses mosaïques de Space Invaders installées dans plus de 79 villes à travers le monde, que **Yohel Takahashi**, reconnu pour ses peintures murales colorées et ses performances de live painting.



Urban Art Fair au Carreau du Temple, via Carreau du Temple

<https://www.lemaraismood.fr/urban-art-fair-au-carreau-du-temple/>

D'autres grands noms, plus familiers, tels que **Jérôme Mesnager** – connu pour son « Homme en blanc », silhouette emblématique qu'il peint sur les murs du monde entier depuis 1983 – côtoieront des talents émergents comme **Zurik**, un artiste de graffiti et designer graphique reconnu pour son style dynamique et coloré inspiré du WildStyle, ou **Cryptik**, qui crée depuis 2008 des œuvres caractéristiques par une calligraphie élaborée mêlant spiritualité et art urbain dans ce qu'il appelle le « Mouvement Cryptique ».

On retrouvera également **Hiroshi Mori**, artiste japonais connu pour ses œuvres mêlant anime et pop art avec des portraits religieux de la Renaissance, créant ainsi un pont unique entre l'art traditionnel et la culture contemporaine.



Urban Art Fair au Carreau du Temple, ©Le Carreau du Temple

L'occasion rêvée de prendre les pouls d'une scène en constante ébullition où les frontières entre la rue et les galeries s'effacent à coups de spray.

Entre les solo shows qui permettent de plonger dans l'univers d'un artiste, les performances live promettant leur lot de surprises, et les installations conçues spécialement pour l'événement, difficile de s'ennuyer.

Les visiteurs, qu'ils soient collectionneurs avertis ou simples curieux, pourront déambuler au milieu d'un joyeux bazar artistique et prendre les pouls d'une scène en constante effervescence. Et pourquoi pas repartir avec une pièce de street art sous le bras ?

▼ Urban Art Fair

Le Carreau du Temple

4 rue Eugène-Spuller, 75003 Paris

Vendredi 25 avril 2025 de 11h à 20h

Samedi 26 avril 2025 de 11h à 20h

Dimanche 27 avril 2025 de 11h à 19h

Tarifs de 10€ à 15€

Texte : Katia Barillot

[Accueil](#) / [Culture et loisirs](#) / [Expositions](#)

"Un privilège" : le graffeur toulousain Debza expose ses créations à Paris pendant l'Urban Art Fair



Debza et sa figurine P'tit voyou. / Valentin Chomienne

L'essentiel ▶

L'artiste toulousain Debza présente jusqu'à dimanche 27 avril ses œuvres à l'Urban Art Fair, à Paris. Le graffeur originaire d'Empalot expose des œuvres basées sur des photos de bâtiments.

La vie de Debza a commencé durant les années 1980 dans le quartier toulousain d'Empalot, où elle se poursuit encore, est passée par le Japon à l'occasion de voyages et l'a mené, en cette fin d'avril 2025, à Paris. Le créateur participe en effet, depuis ce jeudi et jusqu'au dimanche 27, à l'**Urban Art Fair, "la première foire internationale dédiée à l'art urbain"** organisée dans la capitale. Son œuvre y est présentée sur le stand de la **galerie franco-japonaise Sato**.

"Je me sens très honoré d'être ici, savoure Debza. C'est un privilège !" L'artiste de 37 ans présente des œuvres basées sur des photographies de bâtiments et de rues de Tokyo, prises par ses soins en 2024 lors d'un voyage, agrémentées de dessins digitaux d'explosions. "J'ai créé cela sur ma tablette, avec un stylet, explique le Toulousain. On dirait des paysages surréalistes, des captures d'écran des dessins animés de mon enfance !"

Le rêve de créer son propre jouet

Debza a grandi avec le Club Dorothée, Dragon Ball, Olive et Tom... "Cela fait partie de ma culture, indique-t-il. Je crée maintenant à partir de ces souvenirs, que je veux retranscrire." Sur le stand de la galerie Sato, l'artiste présente ainsi aussi une sculpture en résine "de 800 ou 900 grammes", peinte à la main et réalisée en 100 exemplaires, qu'il vend au prix de 210 €. "J'ai toujours rêvé de créer ma propre figurine, mon propre jouet, comme on en voit partout au Japon. La mienne s'appelle P'tit voyou."



debzawashere
41.6K followers

Voir la profil

Voir plus sur Instagram

debzawashere

Some Paintings. 🎨

#debza #manga #japanesetattoo

Une consécration pour ce produit du quartier d'Empalot, dont les débuts dans le graffiti remontent à ses 11 ans. "J'ai toujours dessiné, se rappelle Debza. 3rd party ad content affais à l'usine Job, au bord du canal du Midi. Il y avait, évidemment, une part d'interdit..." Après cet apprentissage urbain, le Toulousain est passé, au début des années 2010, aux Beaux-Arts de Marseille, avant un séjour de quatre ans au Canada.

Revenu, depuis à Empalot, Debza trouve "sympa de prendre part à la vie du quartier", où il a déjà reçu "un prix local remis par des jeunes". L'artiste tisse aussi sa toile dans le reste de la Ville rose. Il a ainsi créé le décor du restaurant Yujo Ramen, ouvert fin 2023 près du Capitole et a participé à plusieurs éditions du festival Mister Freeze. "La scène toulousaine réserve de très bonnes choses !, s'enthousiasme-t-il. Même si j'aimerais qu'il y en ait encore plus..."

Home > Art > Urban Art Fair Paris 2025: A Day at the Vernissage.

Art > Paris

Urban Art Fair Paris 2025: A Day at the Vernissage.

The **Urban Art Fair Paris 2025** opened its doors on April 24th at **Le Carreau du Temple**, marking the start of its ninth edition. This international event, dedicated to urban art, brings together over 100 artists and 40 galleries from around the world, including newcomers from Singapore, Japan, and the United States.

Paris' Urban Art Fair offers a showcase of **contemporary urban creativity**, featuring solo exhibitions, collaborative projects, and immersive installations. Highlights include a special collaboration between renowned photographer Martha Cooper and stencil artist Logan Hicks, as well as an off-site installation by Arnaud Liard at Galeries Lafayette Champs-Élysées.



With its rich program of events and installations, the fair continues to be a significant platform for urban art in the heart of Paris.



Giving my Paris street art book to the artist I interviewed for it.

I attended the vernissage—the exclusive preview reserved for press and VIP guests—which offered an early glimpse into the eclectic mix of artworks on display. It was a chance to speak directly with artists, wander through thoughtfully curated exhibitions, and soak in the energy that sets Urban Art Fair apart.

What is Urban Art Fair Paris?

Urban Art Fair Paris is the **first international fair dedicated to urban art**, created in 2016 by **Yannick Roessel**, president and founder. For six years, it has been held at **Le Carreau du Temple**, in the heart of Paris. The fair brings together around 35 French and international galleries, showcasing the works of nearly 200 artists. Collectors, professionals, and art enthusiasts gather annually in April to discover both emerging and established artists.

For its ninth edition in 2025, the fair features over **100 artists and 40 exhibitor galleries** from countries including France, Italy, Benelux, Switzerland, Portugal, Spain, Singapore, Japan, and the USA.

The venue, **Le Carreau du Temple**, is a historic building located at 4 rue Eugène Spuller in Paris's 3rd arrondissement. Once a covered market, it has been transformed into a cultural center hosting various artistic events. Its central location and architectural charm make it an ideal setting for the diverse displays of the Urban Art Fair.

Spotlight on Murmure: The Fair's Visual Identity

The visual identity of Urban Art Fair Paris 2025 is shaped by the French street art duo **Murmure**, composed of Paul Ressencourt and Simon Roché. Since 2010, they have been creating poetic, surreal, and socially engaged artworks that blend drawing, painting, and sculpture, often incorporating charcoal, screen printing, and mixed media.

For this year's fair, Murmure designed the official poster titled "**Obey!**", which features a street cleaner wearing an "Obey" T-shirt.



This image serves as a sharp commentary on the **commercialization of street art**, highlighting the irony of a symbol of rebellion becoming a mainstream brand. The work invites viewers to reflect on the evolution of street art from subversion to commodity, a recurring theme in their practice. You can see the original painting behind the poster design at the **Mazel Galerie** booth during the fair.

Having known Murmure for years, I actually met up with Paul and Simon a couple of days ahead of the art fair and joined them on a paste-up mission through the streets of Paris.



It was great fun to catch up, share stories, and hit the walls together again. I'll soon be publishing something more in-depth about their work and philosophy—stay tuned for that.

Noteworthy Exhibitors and Artworks

Urban Art Fair Paris 2025 features both group shows and standout solo exhibitions, with a strong international presence.

Among the notable solo shows, French artist **Hopare** presents a new sculpture at Galerie Bayart, blending drawing and marble to explore themes of strength and fragility.

American stencil artist **Logan Hicks** collaborates with photographer **Martha Cooper** at **Pascaline Mazac**'s booth, combining Cooper's iconic images with Hicks' intricate stencil work to create multi-layered pieces. These pieces bridge generations of urban art practice, blending documentary and fine art with stunning precision.



Martha Cooper, whose photography has documented graffiti since the 1970s, joined forces with Logan Hicks, a photo-realistic stencil artist, to reinterpret her archival images into layered, multidimensional stencil works.



Logan Hicks in front of his artworks.

Greek artist **Insane 51**, known for his 3D anaglyph murals, offers a mini-solo show at Thinkspace Projects, showcasing his signature style.



The fair also features a strong international contingent. Singapore's The **Block A Collective** presents "CHIMERA: Hybrid Realities," an exhibition exploring the intersections of heritage, modernity, and global influence through the works of ten Singaporean artists.



Miami's **Museum of Graffiti** makes its European debut at the fair, presenting a historic exhibition featuring works by graffiti legends such as **GIZ** and **T-KID 170** alongside more iconic works, highlighting the evolution of graffiti from its New York roots to a global movement.



More graffiti legends on show at the Museum of Graffiti's booth

These exhibitions underscore the fair's commitment to showcasing both established and emerging voices in urban art, offering visitors a comprehensive view of the contemporary urban art landscape.

Personal Highlights from the Vernissage of Urban Art Fair 2025

Wandering through the maze of booths at Le Carreau du Temple, I found myself gravitating toward a few standout presentations that truly captured my attention. **Le Grand Jeu** was naturally one of my first stops. This bookshop dedicated to street cultures is run by my friend **Christian Omodeo**, and it's also where I'll be signing copies of my book on April 25th! (at the actual bookshop, not at the fair's booth...see you there!)

Seeing his carefully curated selection of books and zines felt like a warm corner of the fair devoted entirely to street culture in its most tactile form.



I also loved stopping by **Bonobolabo** (and finally meeting Marco in real life!). The Italian gallery brought along some stunning drawings by **BLU**—a rare sight in this kind of setting—alongside artworks and skates by some of my longtime favorites like **Eron**, **Millo**, **Zedi**, and more.



André, and quite rare, drawing by BLU (2007)



Artistik Rezo—those behind both Fluctuart, the floating urban art center on the Seine, and France's first urban art museum, now under renovation—had a strong presence too, with **Alexone** solo show.



Mazel Galerie was another must-visit—not only for **Murmure**'s original poster artwork, but also for works by **Levalet** and **Add Fuel**, who both play so cleverly with urban textures and visual puns.

Mazel Galerie was another must-visit—not only for Mursmure's original poster artwork, but also for works by Levalet and Add Fuel, who both play so cleverly with urban textures and visual puns.



It was great to reconnect with my friends at **Kallenbach Gallery** (Amsterdam), whose booth had a particularly sharp selection this year. I was especially drawn to the canvases by **Cripta Djan**—his 2018 solo show was actually the first time I ever visited the gallery (and you can read about it [here](#)).



I also made sure to stop by Underdogs from Lisbon—founded by none other than Vhils. Their booth featured works by **Nuno Viegas**, **Aryz**, **MissVan**, **Spok Brillo** (in the photo below), but also **Kampus**, **Wasted Rita**, and more artists I love. And with a solo show by Okuda San Miguel opening soon at their gallery, I'm already looking forward to checking it out when I'm in Lisbon next week!



Among my favorite booths was PDP Gallery from Paris, which dedicated its space to a solo show by **Iñigo Sesma**—one of my all-time favorite artists. His work draws from photographs of urban settings, weaving them into paintings that feel like fragments from a film. Each canvas tells a story, capturing fleeting moments of city life with a cinematic, almost melancholic precision.



It was also a pleasure to finally meet Greg from **Urbaneez**, an online gallery dedicated to contemporary urban art that I've been collaborating with as a copywriter for several years now. After so many emails and digital exchanges, sharing a few words face-to-face made the collaboration feel even more meaningful. Their booth featured works by **Graffmatt** and **Zurik**, and it was a real treat to meet both artists in person.



Street art by Graffmatt.



Graffiti portraits by Zeebk.

These personal highlights added an extra layer of meaning to my vernissage experience—familiar faces, shared passions, and the thrill of seeing so many projects I admire brought together under one roof.

Conversations and Screenings to Watch: Saturday, April 26th 2025

Urban Art Fair Paris 2025 also offers a program of **conferences and screenings**, providing visitors with deeper insights into the multifaceted world of urban art. These events bring together artists, curators, and cultural historians to discuss pressing themes and showcase groundbreaking projects.

The conference series kicks off with a session on the art market, featuring insights from **Catawiki**, a prominent online auction platform. This discussion delves into the evolving dynamics of urban art within the global market, highlighting trends and opportunities for collectors and artists alike.

Another notable conference focuses on the archives of the hip-hop movement, bringing together **François Gautret** and other experts to explore the production, media representation, and international experiences of hip-hop culture. This session examines the historical significance and contemporary relevance of hip-hop as a driving force in urban art.

The fair also presents a conference on **urban art in Asia**, featuring speakers such as Julien Sato from Japan and artists Mojoko and ZERO from Singapore. This panel discusses the unique developments and cultural contexts of urban art across Asian cities, offering a comparative perspective on global urban art practices.

In addition to the conferences, the fair hosts several compelling film screenings. One highlight is the screening of **The Underbelly Project**, a documentary by Logan Hicks that chronicles a clandestine art exhibition held in an abandoned New York subway station. The film provides an intimate look at the challenges and triumphs of creating unauthorized art in hidden urban spaces.

These conferences and screenings enrich the Urban Art Fair experience, offering attendees a comprehensive understanding of the cultural, historical, and market forces shaping urban art today.

Why Urban Art Fair Still Matters in 2025

Urban Art Fair continues to hold relevance in 2025 precisely because it embodies the evolution—and the contradictions—of urban art itself. Once dismissed as vandalism, urban art has moved from the fringes of legality to the walls of major galleries and institutions. The fair mirrors this journey, offering a platform that celebrates the genre's rebellious spirit while embracing its acceptance into the mainstream art world.

Yet, the paradoxes remain. Many of the works on display challenge authority, capitalism, and conformity—often while hanging in booths that are now part of an international art market. Pieces like Murmure's *Obey!* poster confront these contradictions head-on, asking whether street art still holds its power to provoke once it's framed, sold, and collected.

Urban Art Fair doesn't pretend to resolve these tensions. Instead, it gives them space. Through its curated exhibitions, off-site installations, panel discussions, and cross-cultural collaborations, the fair reflects and shapes the ongoing conversation around urban culture—its politics, aesthetics, and global reach. In doing so, it remains not just a showcase, but a critical forum for what urban art is—and what it might become.

The fair runs through Sunday, so there's still time to explore it all!



